



Monseigneur DUPARC



Lorient



Ste-Anne

Quimper



Un simple mot

d'avant-propos

Ces pages sont une œuvre collective.

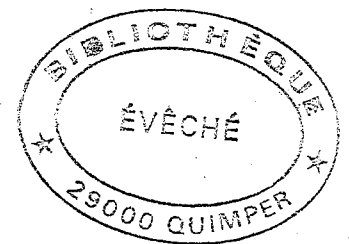
Elles sont d'abord — et surtout — l'œuvre de Monseigneur Duparc : avant d'en écrire quelques-unes de sa propre main il les a toutes vécues.

Elles sont l'œuvre de ceux qui, par devoir de publicistes ou par sentiments de sympathie, d'affection, de reconnaissance, ont raconté les événements inoubliables qui se sont déroulés, depuis le 17 Janvier jusqu'au 10 Mars, à Lorient, à Sainte-Anne et à Quimper.

Elles sont l'œuvre des artistes photographes qui ont bien voulu accorder toutes les autorisations nécessaires pour les illustrer.

Elles sont enfin — en un certain sens — l'œuvre de ceux qui les liront car c'est sur leur demande qu'elles sont publiées.

On n'a pas eu d'autre but en leur offrant ce « souvenir » que de leur être agréable ; on sera pleinement satisfait si l'on y a réussi.



La Préparation

Notre cité lorientaise, dont l'hospitalité est proverbiale, semble trop se désintéresser parfois de ses enfants les plus illustres.

Il n'était pas rare, il y a quelques années, de rencontrer des Lorientais qui vous affirmaient — avec plusieurs de ses biographes d'ailleurs — que le doux poète Brizeux, celui « *qui chantait son pays et le faisait aimer* » était né à Scaër ou dans le pays d'Arzano. Nous n'avons pas été trop surpris d'entendre, ni même de lire, que Monseigneur Duparc était né à Quimperlé ou à Pont-Scorff.

Comme Brizeux, Monseigneur Duparc est « Breton par son origine, Lorientais par sa naissance, paroissien de Saint-Louis par son baptême. »

Il est né à Lorient, le 6 février 1857 et a reçu au saint baptême les prénoms de *Adolphe-Yves-Marie*.

La modeste maison où naquit Auguste Brizeux « que le bruit et le trafic de la ville » retenaient sous les chênes ombreux de Coat-Loe'h, ou sur les rives calmes et solitaires du Scorff et de l'Ellé, va devenir un magasin de superbe apparence ! La maison natale du nouvel évêque de Quimper a été transformée en école maternelle. Mais dans cette école, les maitresses n'ont plus le droit de parler du bon Dieu aux petits enfants qu'on leur confie. Nos gouvernants méprisent les conseils du chantre de la Bretagne :

Dès la première assise, à côté du savoir

Mettez la Foi naïve, et l'Amour, et l'Espoir.

Ils ont supprimé, même dans l'école maternelle, cet enseignement chrétien que leur vaillant curé, — Dieu sait au prix de quels sacrifices, — a pu assurer jusqu'ici aux petits Lorientais et aux petites Lorientaises.

Peu de temps après sa naissance, les parents de Monseigneur Duparc retournèrent à Pont-Scorff, leur pays d'origine. C'est dans cette charmante bourgade qu'il passa ses premières années, que sa jeune âme s'embauma de poésie. C'est au contact des petits Bretons graves et sérieux de Lesbin et du Mahadlé qu'il apprit cette bonne vieille langue bretonne qu'il eut l'occasion de parler si souvent dans les cours profondes et populeuses de notre ville de

Lorient. Comme ils le regretteront, les pauvres émigrés de la campagne bretonne ? ces vieux parents qui, pour répondre aux exigences d'une fille ou d'un fils partis pour la ville, se dépouillent parfois trop naïvement de leur modeste avoir et quittent le village natal pour venir à Lorient partager la misère commune !

Vers 1866, Monsieur Kerdaffrec, ancien archiprêtre de Pontivy, supérieur du petit séminaire de Sainte-Anne à cette époque, présidait une retraite à Pont-Scorff. Il fut frappé par la physionomie intelligente et douce, l'attitude pieuse et recueillie, la distinction extraordinaire de l'un des nombreux enfants que Monsieur Terrien, de vénérée mémoire, groupait dans le chœur de sa vieille église.

Il en fit part à son ami Monsieur Terrien et ne parut point le surprendre. Depuis longtemps déjà le vieux curé de Pont-Scorff avait su apprécier le petit Adolphe Duparc, ce futur prêtre qui devait unir à la douceur de son oncle maternel, Monsieur Furet, ancien aumônier de la Providence de Lorient, l'énergie, la force de ses deux vieux oncles paternels, les abbés Duparc, recteurs inséparables des deux paroisses si mouvementées de Meslan et de Melrand pendant la tourmente révolutionnaire.

Si la piété et l'humilité n'avaient guidé tous les actes du nouvel évêque de Quimper et du Léon, plus d'un eût été étonné, en voyant figurer dans ses armes le *Lion* de St-Pol et le *Mouton* de Quimper, de n'y point rencontrer la devise qui dépeint si bien le caractère du nouveau prélat : *Fortiter et suaviter* (Force et douceur) **Nerz ha Douster !**

(*Loué soit Jésus-Christ !*) **MEULET RA VEZO JESUS KRIST !**

Telle sera la devise de Monseigneur Duparc.

Tel dut être aussi le cri qui sortit du cœur de sa pieuse mère, lorsque les deux excellents prêtres, le jour de la clôture du Jubilé, l'engagèrent à mettre son enfant au petit séminaire de Ste Anne. N'allait-elle pas voir se réaliser le rêve qu'elle fit souvent en berçant son petit Adolphe et qu'elle conserva précieusement à une époque où les carrières les plus brillantes s'ouvraient devant les étudiants infiniment moins doués que son *Kloarec* bien-aimé ?

Ce doux rêve, partagé par son digne et courageux époux, leur donna à tous deux des forces nouvelles pour subvenir à l'entretien de leur aîné au collège et des nombreux petits enfants qui égayaient leur foyer.

Voilà comment Adolphe Duparc commença ses études à l'ombre du vieux sanctuaire de la Bonne Mère des Bretons. Celui qui fut en cette occasion le Porte-voix de la Providence et tendit à l'enfant prédestiné sa main bienveillante a le bonheur aujourd'hui, du pied des Montagnes Noires où il abrite sa vigoureuse vieillesse, de voir sa bonne œuvre récompensée, couronnée par la plus haute des distinctions et des charges de la Sainte Eglise ; le grand Cor-

nouaillais a préparé l'Evêque du 20^e siècle pour sa Cornouaille aimée : qu'il en soit remercié pour son pays et pour l'Elu....

* *

A son arrivée à Ste-Anne, comme élève de 7^e, au mois d'octobre 1866, le jeune élève de Pont-Scorff était le Benjamin de la petite division. L'aménité de son caractère, la tendance, qu'il a du reste conservée, de ne jamais voir que le bon côté dans les personnes et les choses, ne tardèrent pas à lui attirer la sympathie de tous ses condisciples, pendant que sa modestie, sa docilité, son amour du travail, toujours couronné de succès, lui attirèrent la confiance affectueuse de tous ses maîtres.

Dès cette époque, il fit pressentir un homme de cœur, un prêtre hors de pair et même un orateur. Ses condisciples, et ses maîtres aussi, se souviennent de sa grâce naturelle à conter le moindre fait ou à réciter quelque belle page classique. Déjà il savait y mettre, avec une mesure qui était le don chez lui, une conviction pleine à la fois de charme et d'autorité. Sans cesser d'être l'écolier toujours aimable et souriant, il témoignait d'une volonté droite et ferme, qui donnait à son intelligence très vive et à ses succès comme une auréole. Dieu l'a marqué, disait-on déjà. De sa bonne mère il tenait un air de distinction délicate, le regard vif et confiant, et l'habitude d'aller droit au devoir.

Ses études furent brillantes. Outre l'enseignement du Petit Séminaire, l'élève avait à sa disposition pendant les vacances la bibliothèque de son Curé, une bibliothèque d'ancien professeur très au courant de la littérature. Devons-nous rappeler qu'il était rebelle aux Mathématiques, aux « Chiffres » ?... Il est de fait que dans toute sa vie sacerdotale il n'a jamais su compter quand il avait devant lui un pauvre ou une bonne œuvre... et il est heureux qu'il y ait sur la route âpre et dure de l'Humanité des hommes qui soient en ce sens aussi peu mathématiciens que possible.

En octobre 1874, âgé de 17 ans et demi et bachelier quand même en dépit d'Euclide et de sa docte cabale, il entra au Grand Séminaire de Vannes. Il appartiendrait à ses intimes d'alors de raconter sa vie de séminariste modèle ouvrant son âme aux grands horizons de la vocation sacerdotale, dilatant son intelligence par l'étude de la théologie, épurant son cœur par les ardeurs d'une piété très tendre et très éclairée ; il avait déjà le charme, la dignité souriante, la charité pleine d'indulgence et de bonté qui depuis lui assurèrent l'affection de tous ceux qui l'ont connu et cotoyé dans sa belle et sainte carrière.

Il eut tout le temps d'étudier sa vocation ; son jeune âge l'obligeait à quatre années de séminaire, et pour un jeune homme qui avait payé son tribut à l'épidémie de Sainte-Anne en 1837 et qui se soumettait scrupuleusement au régime très austère de Vannes,

il y avait un grand mérite de plus : une dispense lui fit grâce d'une année.

Lorsqu'arriva le jour du premier pas décisif, il le fit résolument, avec humilité, avec tremblement, avec un amour plein d'abandon à la volonté du Maître qui soutient et réconforte ceux qui se sont donnés à Lui sans arrière-pensée.

* *

Appelé à Sainte-Anne en 1878 par la confiance de ses anciens maîtres, il commença la vie pénible du professeur, qu'il devait continuer pendant dix-sept années.

Au carême de 1880, une 2^e dispense lui permit de prendre part à l'ordination, bien qu'il n'eût que tout juste 23 ans ; il fut dès lors « le prêtre » placé entre le ciel et la terre, entre Dieu et l'homme, qui a reçu de Jésus-Christ des pouvoirs dont aucune autre créature n'avait jamais été investie.

L'abbé Duparc fut d'abord professeur de Religion au Petit Séminaire et chargé du cours de conférences religieuses, conférences dogmatiques et apologetiques adaptées au niveau intellectuel de ses jeunes auditeurs. On peut dire que ses quatre années de théologie il fut obligé de les refaire, de les condenser, d'en tirer tout le miel et la substance, afin de catéchiser efficacement et avec fruit les âmes qui lui étaient confiées. Ses anciens élèves se souviennent que son travail était sérieux, très intéressant, et qu'il fallait savoir au commencement de chaque conférence, rendre compte d'une façon très précise de la leçon précédente ; il n'était pas permis de plaisanter et de considérer cette « matière » comme surrogatoire. Ce que fut ce travail et cet enseignement approfondi, les Lorientais ont pu en juger lorsque l'ancien conférencier de là-bas se fit de nouveau « professeur de Religion » à la messe de huit heures, chaque dimanche, à l'église Saint-Louis.

Le jeune professeur occupa aussi quelques mois la chaire de quatrième et celle de troisième. Tous ses anciens élèves se rappellent ce que furent cette année de quatrième et les quelques mois de troisième. Comme discipline, certes, ça ne laissait rien à désirer, mais comme travail c'était inimaginable. On n'y faisait pas des bouchées doubles, mais triples.

En vérité, si le nouvel évêque de Quimper avait été embarrassé pour se choisir une devise, il n'aurait eu qu'à se rappeler celle que le professeur proposait sans cesse à ses élèves :

*Labor omnia vincit
Improbis*

Il aurait fait un laborieux d'un élève qui aurait été revêtu d'une double cuirasse de paresse. Soyez des travailleurs afin d'être des hommes, suivant toute la beauté virile de ce mot, voilà quel était en résumé son enseignement.

Il était d'ailleurs toujours le premier à donner l'exemple. Levé

tôt, couché tard, malgré une santé plutôt chancelante, il ne perdait jamais une minute. Il n'avait garde d'oublier le conseil du poète :

fugit interea irreparabile tempus

Il devint ensuite professeur d'anglais puis d'histoire et de géographie et il occupa cette dernière chaire jusqu'à son départ de Sainte-Anne.

Sa chambre était toujours encombrée de volumes presque tous neufs, tous découpés et visiblement parcourus : on pouvait s'offrir gratis une bibliographie des ouvrages les plus récents sur l'histoire universelle, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours : toute l'école historique du 19^e siècle, depuis Augustin-Thierry et Guizot jusqu'à Thureau-Dangin, Albert Sorel et Vandal s'y donnait rendez-vous dans une impartiale fraternité.

Et les cours étaient toujours sérieux, presque aussi sévèrement sérieux que les conférences d'autrefois ; avec cela fouillés, enrichis de recherches, mis au point, autant et mieux que beaucoup de cours de Facultés, avec en plus le charme du causeur qui parfois se faisait orateur ; quelquefois derrière les vitres on voyait passer des ombres qui lentement se mouvaient sans bruit : c'étaient des maîtres d'études ou des professeurs libres à ce moment qui se glissaient là pour écouter et jouir du talent de l'éminent et intéressant professeur.

Ce professeur toujours digne, parfois rude, on le respectait beaucoup, on le craignait et on l'aimait. Tous les samedis sa porte était assiégée par une nuée de pénitents ; il dirigeait les consciences avec une sûreté et une bonté qui faisaient aimer et pratiquer le bien et se tenir à l'écart du mal et des misérables tentations.

* *

Entre temps, les sermons qu'il prêchait au petit séminaire et les nombreux discours qu'il était appelé à prononcer un peu partout, en différentes circonstances, dans les chapelles les plus humbles comme dans les plus grandes cathédrales, le mettaient au rang des orateurs les plus en vue de la Bretagne.

Son éloquence est restée — et restera — ce qu'elle était dès cette époque. On ne saurait mieux la caractériser qu'en disant que c'est une éloquence qui s'ignore. Jamais elle ne vise à l'effet.

Bossuet, bon juge en la matière, disait en parlant d'un orateur dont il traçait le portrait : « Chez lui, l'éloquence suivait comme la servante, non recherchée avec soin, mais attirée par les choses mêmes ». On pourrait en dire autant de l'éloquence de Mgr Duparc

Tirant toute sa force de la conviction de l'orateur et de la chaleur de son émotion — *pectus est quod disertos facit* — tour à tour elle charme, convainc, émeut, transporte par le simple exposé des

idées et des faits, les esprits les plus sceptiques, les cœurs les plus fermes.

Avec cela une diction parfaite, un geste d'une ampleur et d'un naturel peu communs, une expression de physionomie qui établit immédiatement le contact entre l'orateur et l'auditeur une voix enfin d'une clarté et d'une justesse d'intonation remarquables.

Un aussi merveilleux talent, d'aussi nobles et séduisantes qualités devaient, pour la gloire de Dieu, être placés en une situation plus élevée. M. Guennégo, curé de Saint-Louis de Lorient étant venu à mourir, M. Duparc, malgré son jeune âge, fut appelé par Mgr Bécél à la tête de cette importante paroisse.



Lorient

LE MINISTÈRE PASTORAL

Solennellement installé par Mgr Bécél lui-même, le 27 octobre 1895, le jeune curé inaugura son ministère pastoral à Lorient par un discours splendide, où il définissait sa mission auprès des âmes que Jésus-Christ lui confiait par l'intermédiaire de son évêque.

Comment il s'est efforcé de s'acquitter de cette mission, Mgr Duparc l'a dit dans le discours d'adieux qu'il a adressé à ses paroissiens le Dimanche 1^{er} mars.

Comment il s'en est acquitté, M. Kerdudo, premier vicaire, l'a montré dans une allocution qui fut prononcée aux messes principales le 19 janvier 1908, 2 jours après la nomination de Mgr Duparc à l'évêché de Quimper. On retrouvera plus loin et le discours de Mgr Duparc et l'allocution de M. Kerdudo. Rappelons cependant ici, d'après des témoins autorisés, au moins les grandes lignes de l'œuvre colossale de celui qui, pour longtemps, restera le *Curé de Lorient*.

Arrivé pauvre dans une ville qui compte beaucoup de pauvres, et pauvre parce que pendant son professorat il avait beaucoup donné au nom du Roi pauvre de Bethléem, et dépensé le reste au service de la science et de ses élèves, il est resté pauvre, détaché de l'or et de l'argent, qu'il n'estimait et qu'il n'appréciait qu'autant qu'ils lui servaient à faire le bien dans les multiples œuvres de la Paroisse.

Les écoles libres, « sous le regard du Crucifix », eurent toujours la première place dans ses préoccupations. Aucun sacrifice, aucune démarche ne furent par lui négligés. A son arrivée, il trouva comme premier cadeau civil la laïcisation de l'école maternelle de la rue Fénelon ; il se fit mendiant auprès de ses nouveaux paroissiens, qu'il visita l'un après l'autre, et n'eut de cesse qu'il n'eût bâti l'Asile de la rue des Remparts. Toutes les écoles d'où une loi injuste et violente expulsa les maîtres et les maîtresses, sous le prétexte absurde qu'ils portaient le même costume, furent

maintenues; d'autres furent créées; toutes les œuvres diverses qui ont pour but la conservation de la Foi et l'exercice de la Charité, furent favorisées et renforcées. Comment le Curé fit face à ces charges écrasantes, Dieu le sait, et aussi le cœur de ses paroissiens, qui lui apportaient, comme aux premiers siècles, l'impôt volontaire, proportionnel et progressif sur leurs revenus et leurs ressources.

Il faut rappeler parmi ses œuvres dans le domaine intellectuel, ses allocutions de la messe des hommes, tous les dimanches, dont la réputation et l'éloquence attiraient au pied de la chaire, même des indifférents et des adversaires émus; ses protestations vibrantes contre les persécuteurs qui ont laïcisé la fête de la Victoire, chassé les sœurs de l'hôpital, condamné les écoles libres, croché l'église Saint-Louis pour la restauration de laquelle son zèle avait pu recueillir plus de 100 000 francs. Que de pages d'histoire locale, inédites et définitives il a écrites dans ces œuvres oratoires qui ont fait frémir des foules quand elles exaltaient aussi la patrie, pleuraient sur les drames de notre Océan ou les deuils publics!

Il avait fondé, au mois d'avril 1906, l'*Echo Paroissial* de Lorient, bulletin religieux qui s'est depuis merveilleusement développé et dont le succès est sans doute dû, en grande partie, au *Mot du Curé* si remarquable de clarté, de précision quand il expliquait à ses paroissiens les événements de chaque jour, aussi bien que d'énergie, quand il revendiquait en face de nos adversaires les droits imprescriptibles de l'Eglise.

Mais les gestes étaient plus éloquents encore que les paroles prononcées dans les congrès, dans la chaire des cathédrales ou des basiliques quand, à la tête de ses paroissiens, il revendiquait, en la prenant tout simplement, la liberté de la rue, quand, devant le tribunal de Lorient et devant la Cour, à Rennes, quelques semaines seulement avant son élévation à l'épiscopat, il déclarait mettre sa conscience de prêtre au dessus d'une loi spoliatrice, ou quand, au nom des chers morts qu'il laisse au cimetière de Carnel et qui auraient connu la douce joie des larmes sous sa première bénédiction, il demandait aux catholiques de relever près du cimetière le calvaire brisé par des vandales apostats.

Lorsqu'en 1898, le maire de Lorient, pauvre homme faible et sans caractère, prit un arrêté supprimant toutes les manifestations extérieures du culte dans la Ville qui devait son salut à la Vierge du Rosaire, le Curé bondit sous l'outrage infligé à la foi de ses paroissiens.

Personne n'a oublié la noble protestation qu'il fit entendre à la messe des hommes le dimanche 4 septembre. Le dimanche 3 octobre suivant, sur l'initiative d'un groupe de lorientais et de lorientaises, une manifestation immense, ayant à sa tête le Curé et ses vicaires en habit de ville, se rendait, après les vêpres de l'église Saint-Louis, à la chapelle de la Congrégation et revenait de là,

après une cérémonie de réparation, au chant des cantiques en l'honneur de la Libératrice de 1746

Cette protestation se renouvela aux différentes dates des Processions, surtout à celle du pèlerinage traditionnel au cimetière, jusqu'au jour où l'autorité ecclésiastique reçut l'interdiction brutale d'y prendre part, *au nom du Concordat*!

Et dans le domaine paroissial proprement dit, saura-t-on jamais les détresses qu'il a conjurées, les fatigues qu'il a subies et vaincues, les âmes qu'il a sauvées et que nul autre peut-être n'eût pu aborder, les délicatesses qu'il a multipliées, les services innombrables, discrets et inconnus qu'il a rendus?

Et puis, sa simplicité, sa bonté dans l'intimité, ses prévenances, la générosité d'une main toujours large et ouverte, qui peindra tout cela d'un trait sûr, fidèle et charmant, comme le tableau mériterait de l'être?

Que manquait-il à un tel père, à un tel chef de paroisse, pour devenir le père, le chef d'un diocèse? Rien, rien que le choix du Chef suprême de l'Eglise.

Ce choix se fit car il s'imposait: il n'était que la consécration « par l'autorité la plus haute qui soit au monde », de l'admiration, de l'affection, de la vénération que tous éprouvaient pour le Curé de Lorient. Et quand il fut connu, ce fut d'un bout à l'autre de la Bretagne, de Rennes à Quimper et de Nantes à St Pol-de-Léon, un frémissement de l'âme bretonne, fière de voir exalter l'un de ses plus illustres et de ses plus purs représentants.



LA NOMINATION EPISCOPALE

(17 Janvier)

Ce fut le jeudi 16 janvier, à 8 heures 1/2 du soir, que Monsieur le Curé de Lorient reçut un télégramme l'appelant d'urgence à Vannes. Le lendemain il prenait discrètement le premier train et, à son arrivée à Vannes, il se rendait immédiatement à l'Evêché.

Quelques heures après, une dépêche de Monseigneur Gouraud annonçait aux vicaires de Lorient que leur Curé était évêque nommé de Quimper.

Bien vite la nouvelle, la grande nouvelle courut de bouche en bouche à travers la ville, faisant l'objet de toutes les conversations.

Aux halles, sur la place Saint-Louis, sur la place Bisson, les marchandes, des premières informées, échangeaient leurs propos: « Là! voilà! C'était forcé! — Je t'avais bien dit. » — Une autre répétait: « Quel malheur pour Lorient! » — C'était d'ailleurs le

cri qui dominait toutes les conversations, dans le peuple comme parmi ceux qui font les cent pas sur la Bôve : quel malheur ! — Tout à coup, dans le brouhaha, une voix plus forte, celle d'une marchande de sardines : « Faudrait voir tout de même qu'on nous l'enlève not' curé ! I peut bien être évêque à Lorient, quoi ! »

Pendant que la ville de Lorient manifestait ainsi ses impressions le nouvel évêque, qui était rentré de Vannes par le train de l'après-midi, recevait de toutes parts des félicitations empressées, des hommages de respect et des promesses de prières.

Citons, parmi les premiers télégrammes reçus, ceux de Mgr l'archevêque de Rennes, de son Eminence le cardinal Coullié, archevêque de Lyon, de Mgr Le Roy, évêque d'Alinda et supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit, de Mgr l'évêque de Blois, de Mgr Ronard, évêque de Nantes, de Mgr Morelle, évêque de St-Brieuc, de Mgr Rumeau, évêque d'Angers, du Révérendissime Père abbé de Thymadeuc, de Mgr Baudrillard, recteur de l'Institut catholique de Paris, de M. Guibert, supérieur du Séminaire de l'Institut catholique, du R. P. du Lac, de M. le comte Albert de Mun, député du Finistère.....

Pendant les jours qui suivirent, cartes, lettres et télégrammes ne cessèrent du reste d'affluer, témoignant avec quelle unanimité avec quel enthousiasme était accueilli le choix du Souverain Pontife.

Le dimanche suivant 19 janvier, fidèle à une promesse antérieure Mgr Duparc se rendait à Port-Louis, afin d'y procéder, au nom de Sa Grandeur Mgr Gouraud, à l'installation solennelle du nouveau curé. Son absence fut pour la plupart une déception, mais elle lui épargna une vivacité d'émotions qu'il eût été trop difficile peut-être de contenir de part et d'autre. M. l'abbé Kerduo, premier vicaire, se trouva ainsi chargé d'annoncer officiellement à la population en éveil la haute dignité dont le choix du Saint-Père imposait à leur bien-aimé curé l'honneur et la charge.

Il le fit en ces termes :

MES FRÈRES,

Il y a quelque dix ans, un tout jeune évêque, au jour de son sacre, faisant allusion à la haute valeur, aux mérites incontestés de notre bon Curé, disait humblement que la mitre qu'on venait de lui imposer, avait dû se tromper de tête. Alors, déjà, ses confrères, tous ceux qui avaient le bonheur de vivre un peu dans l'intimité de M. l'abbé Duparc, se plaisaient à reconnaître en lui les qualités et les vertus qui font les grands et saints pontifes.

Ce sera la gloire des Lorientais, votre honneur à vous surtout, fidèles paroissiens de Saint-Louis qui l'avez si largement soutenu de vos prières et de votre charité, d'avoir su l'apprecier, de lui avoir donné la belle place dans votre admiration et dans votre affection.

De là, aussi, votre alarme depuis quelque temps, quand l'Eglise de France, — précieuse consolation, au milieu des ruines qui

s'accumulent, — a enfin reconquis la liberté entière de choisir ses évêques ; de là vos angoisses surtout, quand vous avez vu le siège de St-Corentin et de St-Pol vacant par le départ de Mgr Dubillard.

Vous aviez tant peur de le perdre !... Volontiers, vous auriez crié au Souverain Pontife : Très Saint Père, n'en faites pas un évêque ! Laissez-nous notre curé.

Dans notre ville si adonnée au culte de la forme, toujours à la recherche de ce qui est plus distingué, plus brillant, plus beau aussi, nous avons besoin d'un curé remarquablement doué, qui fasse honneur, par ses qualités intellectuelles, par ses qualités physiques aussi, à la religion dont il est ici le représentant — dans une ville si facile à se laisser entraîner au mal, nous avons besoin d'un orateur à la parole vibrante et persuasive qui puisse charmer les âmes, les remuer, les entraîner sur le chemin du devoir — dans une ville où la mollesse s'excuse si facilement, où le vice et la corruption s'étalent avec tant de liberté jusque sur nos rues, il est nécessaire que nous ayons sans cesse sous les yeux, l'exemple, la vie d'un prêtre encore plus austère, plus mortifié que ses frères dans le sacerdoce, le prêtre d'une piété, d'une sainteté vraiment extraordinaire — dans une ville enfin où les ennemis de Dieu déploient une rage sectaire, une audace que l'on ne rencontre nulle part ailleurs, il nous faut un homme à l'âme vigoureusement trempée, calme mais intrépide pour défendre les droits de Dieu.... Très Saint Père, n'en faites pas un évêque !

Mes Frères, nos alarmes étaient trop justifiées : Monseigneur Duparc est évêque élu de Quimper et du Léon. Et voilà que, malgré l'honneur qui rejaillit sur notre paroisse du choix de Sa Sainteté Pie X, malgré la fierté légitime que nous éprouvons à donner notre pasteur comme pontife à l'un des plus beaux diocèses de France, le coup nous atteint en plein cœur et notre âme se désole à la pensée de cette séparation déchirante, et nous pleurons. Nous pleurons pour nous-mêmes, nous pleurons pour l'avenir de notre cité lorientaise.

.....Mais que la volonté de Dieu soit faite ; qu'elle se fasse malgré nos larmes, qu'elle se fasse malgré nos craintes !....

D'ailleurs, quand nous y réfléchissons, quand nous rentrons en nous-mêmes, c'est *merci* plutôt que nous devrions dire à Dieu ; c'est de la reconnaissance que nous devrions lui témoigner pour nous avoir donné la meilleure partie peut-être de la vie de cet enfant de Lorient. Car, vraiment, qu'avait fait de bien notre ville pour mériter ce don de Dieu ?

J'interroge son passé, je n'y trouve que cette tendre dévotion, cette confiance à toute épreuve que vous avez manifestée, de tout temps, à N.-D. de la Victoire. Et c'est elle, j'en suis sûr, la douce Vierge, qui a voulu que cet enfant privilégié qu'elle a vu naître dans ses murs, qu'elle a vu baptiser dans son église, qu'elle a confié à sa mère Ste-Anne, pour qu'elle en fit un séminariste exemplaire et puis un prêtre selon son cœur, c'est elle qui a voulu mettre sous vos yeux pendant ces quelques années trop courtes hélas ! ce modèle de toutes les vertus sacerdotales.

Ah ! pour acquiescer ces vertus de sa sainte vocation, vous savez, vous qui l'avez connu, avec quelle générosité il a répondu à l'appel de Jésus. Il me semble le voir, dans la sombre cathédrale de Vannes, au matin de son ordination, revêtu de l'aube blanche, symbole de la pureté, portant déjà, sur son épaule, l'étole du diacre, symbole de la force divine. Son âme s'ouvre, elle se laisse

tout entière pénétrer par le souffle de Dieu : « Seigneur Jésus, que voulez-vous que je sois ? » — Et Jésus répond à la voix de son cœur : « *Beati pauperes spiritu*, heureux ceux qui sont, ceux qui restent pauvres par l'esprit. »

Mes frères, depuis lors, de toutes les ressources qui ont passé par ses mains, nous le savons, rien n'est resté. — *Heureux ceux qui sont doux, heureux les miséricordieux*, disait Jésus, et ce n'est qu'avec attendrissement qu'en cette paroisse et partout où il a paru, on parle de cette bonté touchante, incomparable, qui s'étend de préférence sur les pauvres, sur les malheureux, les chétifs de la vie, de cette délicatesse exquise qui ne voit pas les manques d'égards, qui ne s'aperçoit pas des injustes procédés, quand il ne s'agit que de lui-même, de cette patience miséricordieuse qui subira tout plutôt que de blesser qui que ce soit. — Et Jésus disait encore : *Heureux ceux qui pleurent !* Ah ! certes il a pleuré ! Ici même, dans votre cimetière de Carnel, deux tombes chères renferment ce qui fut une grande partie de ses affections humaines. — Il a pleuré sur vos péchés, sur les sacrilèges commis dans sa paroisse, sur les attentats contre les droits de sa religion. Il a pleuré avec vous, mes Frères. Quelle est donc la famille lorientaise dont il n'a pas partagé les douleurs, consolé les souffrances, souffrances physiques, qu'un regard, un sourire de lui faisait souvent oublier, souffrances morales, plus terribles celles-là, qu'il adoucissait pourtant, qu'il surnaturalisait, qu'il rendait méritoires aux yeux du bon Dieu.

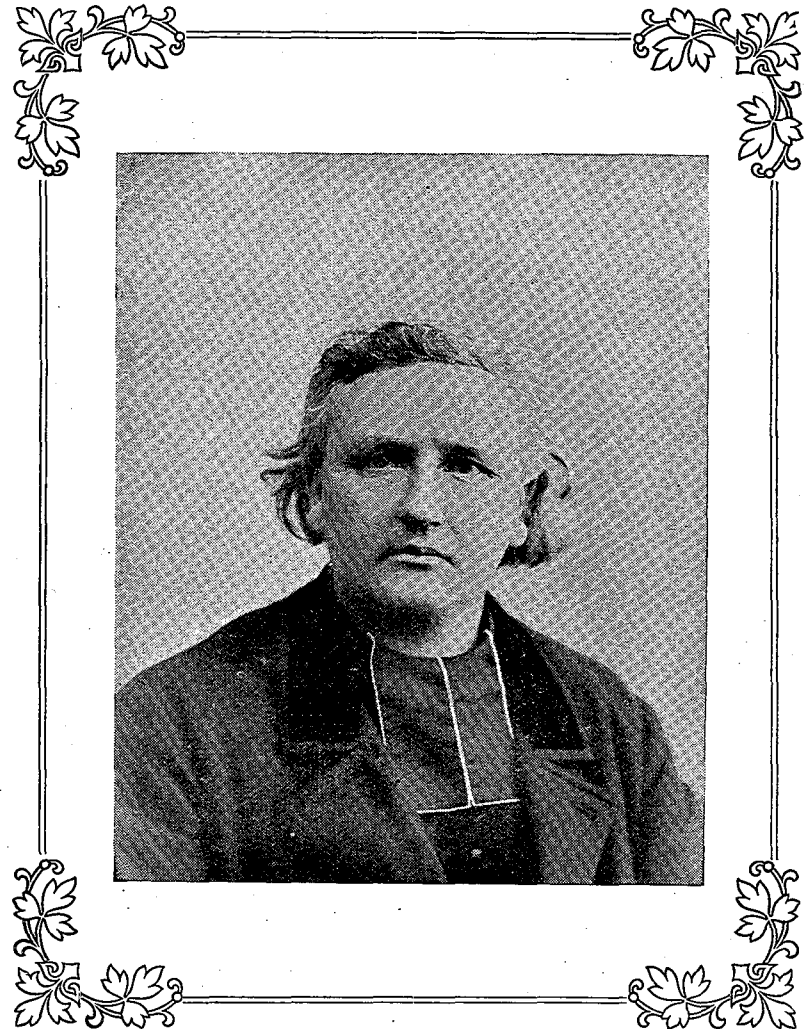
Et Jésus disait enfin : « *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, ceux qui souffrent persécution pour elle.* » Vous l'avez vu, mes Frères, ferme, calme, inébranlable devant les ennemis de son Dieu, vous l'avez vu traîné devant les tribunaux. Et les juges eux-mêmes étaient comme effrayés d'avoir à juger un pareil accusé.

Il y a quelques semaines à peine, il était là, debout, la tête haute répondant avec une noble simplicité, à ses juges comme autrefois le Christ, son maître, devant Pilate. Et il y eut aussi des paroles qu'ils ne comprirent point. — « Qu'est-ce que la vérité ? » disait le Proconsul romain. Eux disaient : « La conscience ? la conscience ? » Et finalement ils s'en sont lavé les mains, ils se le sont passé, et ce n'est pas fini.

Grand Dieu ! C'était trop beau d'avoir à notre tête un pareil homme pour mener le bon combat. . .

Il s'en va. Et pourtant, ô mon Dieu ! que Votre volonté se fasse et non la nôtre !

Merci quand même de nous l'avoir prêté !



Monsieur Le Curé
De Lorient

Sainte-Anne

25 Février 1908

EN LA FÊTE DE SAINT MATHIAS, APOTRE

LETTRE PASTORALE

DE MONSEIGNEUR L'EVÊQUE DE VANNES

ANNONÇANT

LE SACRE DE MONSEIGNEUR DUPARC

ALCIME-ARMAND-PIERRE-HENRI GOURAUD, par la miséricorde divine et l'autorité du Saint-Siège apostolique, évêque de Vannes, Au clergé et aux fidèles de Notre diocèse, salut et bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nos TRÈS CHERS FRÈRES

Nous ne venons pas vous annoncer l'heureuse nouvelle qui, depuis quelques semaines, a mis la joie au cœur de tous Nos diocésains, la nomination de M. le chanoine Adolphe Duparc, curé de Saint-Louis de Lorient, à l'évêché de Quimper. Nous venons la confirmer officiellement, Nous associer publiquement à votre joie, et réclamer pour l'élu de Pie X le secours de vos prières en vous annonçant que Nous aurons le bonheur de le consacrer dans la basilique de Sainte-Anne d'Auray le 25 février prochain.

Vous vous êtes réjouis à juste titre, Nos très chers Frères, de l'honneur fait à l'un d'entre vous, et il vous semble bien que cet honneur rejaillit sur le diocèse tout entier. Mgr Duparc en était déjà la gloire par ses vertus et par ses talents ; vous étiez fiers de lui. Que sera-ce maintenant qu'il vous apporte, avec ses autres titres, l'éclat de la dignité épiscopale ?

Vous vous êtes réjouis de l'hommage rendu, par ce choix, au prêtre de mérite que vous aimez et que vous vénerez. Vous surtout, paroissiens de Saint-Louis, vous aviez voué votre affection et votre vénération au vaillant défenseur des droits de l'Eglise, au vengeur des calvaires renversés, à l'éloquent orateur de nos gloires religieuses et patriotiques, au conférencier de la messe des hommes, à l'initiateur aussi intelligent que désintéressé de toutes les œuvres, à l'esprit si largement ouvert aux besoins de notre temps, à l'ami généreux du pauvre, au visiteur infatigable des malades et des mourants, au bienfaiteur aussi modeste que secourable de tous ceux qui eurent besoin de lui.

Votre affection et votre vénération sont en ce moment consacrées par la plus haute autorité qui soit au monde, celle du Souverain Pontife.

Vous attendiez cette consécration depuis longtemps, parce que vous sentiez bien que vous ne pouviez pas assez faire vous-mêmes pour reconnaître ce dévouement sacerdotal. Vous vous disiez cependant que, si le zèle de Mgr Duparc obtenait un champ d'action plus étendu que celui de votre paroisse, vous auriez peine à vous consoler de son départ. C'est la pensée qui trouble un peu votre joie, en ce moment. Deux choses vous rassurent. Mgr Duparc reste notre voisin, il demeure presque chez nous ; et puis il rendra tant de services à la France et à la Bretagne, que Dieu semble plutôt vous le conserver que vous l'enlever.

Ces sentiments, Nos très chers Frères, Nous les partageons, et Nous les éprouvons personnellement.

Depuis deux ans que Nous sommes au milieu de vous, Nous avons vu à l'œuvre le prêtre éminent dont la réputation était venue à Nous, bien avant que Nous vous fussions destiné.

Nous avons vu et admiré ses talents et toutes ses vertus sacerdotales. Nous Nous sommes aidé, dans toutes les circonstances difficiles de Notre ministère, de la sagesse de ses conseils, et c'est là que Nous avons senti de quelles lumières et de quelle autorité il pouvait enrichir l'Eglise de France. La simplicité, qui caractérise les grands esprits et les grands cœurs, Nous a toujours paru relever l'autorité de sa parole, et si Nous avions eu à apprécier quel sera, chez lui, l'art si difficile de commander aux autres et de les diriger, il Nous aurait suffi de voir comment il savait obéir. Jamais, chez aucun de Nos prêtres, si soumis à l'autorité de leurs évêques, Nous n'avons trouvé plus de déférence à Nos simples désirs, plus d'empressement à accepter toutes Nos directions. Plus tenté de le consulter que de le commander, Nous avions plus de peine à obtenir ses avis que son obéissance. Notre regret si grand de le voir s'éloigner de Nous se tempère à la pensée qu'il sera désormais Notre Frère, et que Nous serons deux à travailler pour le plus grand bien de vos âmes. Nous serons deux à vous conduire, Nous serons deux à vous défendre contre les ennemis de votre foi.

Nous serons deux, Nos très chers Frères, à partager votre respect et votre affection. Nous en avons pour garant l'accueil enthousiaste que vous avez fait à la nomination du nouvel évêque de Quimper. Car si cet enthousiasme s'explique en partie par les qualités personnelles du nouvel élu, il vient surtout du respect que vous professez pour la dignité épiscopale ; respect si grand que vous vous en trouvez honorés vous-mêmes, en la voyant conférée à l'un des vôtres.

Puisque la Providence permet que cet honneur vous soit accordé, au moment où Nous allons inaugurer la sainte quarantaine, Nous n'essaierons pas de chercher en dehors de cet événement, le sujet de Notre instruction quadragésimale. Fut-il jamais circonstance plus opportune pour rappeler à tous ce qu'est l'évêque catholique ? Fut-il jamais plus nécessaire de le rappeler que dans les temps où nous vivons, depuis surtout que l'on a eu la prétention de séparer, en France, l'Eglise de l'Etat ?

L'un des caractères les plus néfastes de cette séparation, l'une de ses conséquences les plus directement voulues, c'est de jeter le discrédit sur l'épiscopat catholique, c'est de paraître ignorer son existence au point de s'en faire gloire, c'est de combattre à la fois sa dignité et son influence.

Ce sera travailler à cette restauration des ruines, à laquelle nous vous invitons l'an dernier que de venger une fois de plus cette dignité et cette influence de l'épiscopat catholique.

Vous soutiendrez vos évêques de votre confiance. Vous les soutiendrez aussi de vos prières. A l'heure présente tous les Catholiques devraient avoir cette dévotion et cette grande charité de prier pour les évêques.

Nous vous le demandons en terminant, Nos très chers Frères, ce sera le moyen de leur témoigner le respect que vous avez pour leur dignité et de les aider efficacement dans leur difficile mission.

Vos prières seront tout d'abord pour l'élu que nous consacrons bientôt ; c'est une charge si redoutable de devenir évêque ! Puisque cette consécration se fera au jour même où l'Eglise vous demande de prier pour votre évêque, dans ce deuxième anniversaire de sa propre consécration, ne séparez pas l'élu de son consécrateur. Unissez-les dans vos prières, comme la grâce de Dieu va bientôt les unir dans la plénitude du sacerdoce.

A CES CAUSES ;

Après en avoir conféré avec Nos Vénérables Frères, les membres de Notre Conseil épiscopal, et les Chapitre, Doyen et Chanoines de Notre église cathédrale,

Le Saint nom de Dieu invoqué, nous avons ordonné et invoquons ce qui suit :

En ce qui concerne le sacre de Mgr Duparc.

Art. 1^{er} — Nous invitons tous les fidèles du diocèse à faire une prière chacun des jours qui précéderont le sacre pour attirer les grâces de Dieu sur le nouvel élu.

Art. 2 — Dimanche prochain, dans toutes les églises du diocèse, après la grand-messe, on chantera, à la même intention, le *Veni Creator* avec les versets et oraisons correspondants.

Art. 3. — A partir de la réception de la présente lettre jusqu'au jour du sacre, les prêtres réciteront à la messe les oraisons de *Spiritu Sancto*.

Art. 4. — Après le 25 février, et jusqu'au 31 décembre, les prêtres réciteront à la messe les oraisons *Pro Papa*, en action de grâces de l'élection de Mgr Duparc, et en l'honneur du Jubilé sacerdotal de Pie X.

LE SACRE

C'est à Sainte-Anne d'Auray, dans le sanctuaire vénéré à l'ombre duquel se sont écoulées 25 années de sa vie, que Mgr Duparc, pour marquer sa filiale reconnaissance et satisfaire en même temps la piété bretonne, a voulu recevoir la consécration épiscopale. Cette cérémonie émouvante et grandiose s'est déroulée, le 25 février, sous les yeux édifiés et ravis de plus de 4000 spectateurs.

Les plus humbles maisons du village, si morne pendant l'hiver, surtout depuis la fermeture du petit Séminaire, ont été pavoisées. L'esplanade de la basilique est décorée de mâts vénitiens, d'écussons et d'oriflammes aux couleurs de la France et de Marie. Au clocher flottent des étendards et des drapeaux.

Dès 6 heures du matin, les portes de la Basilique, qui ne doivent s'ouvrir qu'à 7 h. 1/2, sont assiégées par les pèlerins venus la veille à Sainte-Anne. A l'arrivée des trains de Vannes et de Lorient la foule s'accroît encore et l'on se demande si tous pourront trouver place dans la Basilique. Elle est grande, heureusement, grande comme le cœur de la bonne Grand'Mère et réussit à contenir la foule entière qui s'y engouffre quand on en ouvre les portes.

On se presse les uns sur les autres. Peu à peu de nouveaux arrivants essaient de pénétrer et de trouver place. On s'installe comme on peut sur le dossier des bancs ; on se hisse sur les confessionnaux, dans la chaire même et, sans aucun respect, sur le siège et jusque sur les épaules de saint Pierre, à l'entrée. D'aucuns finiront par atteindre le toit des basses nefs et, ouvrant les chassis d'aération, contemplent de haut le spectacle.

Au premier rang des places réservées on remarque les membres de la famille de Mgr Duparc, les notabilités catholiques de Lorient, MM. de Lamarzelle et de Goulaine, sénateurs, Lamy, Guilloteaux, baron de Boissieu, députés du Morbihan ; Pichon, sénateur, le comte de Mun, Villiers et l'abbé Gayraud, députés du Finistère.

Le chœur est occupé par les prêtres des deux diocèses de Vannes et de Quimper, 700 environ. A l'entrée a été disposé un autel sur lequel le Consécrateur et le Consacré célébreront la sainte messe et toutes les dispositions ont été si heureusement prises qu'il sera possible à tous les assistants de voir se dérouler les rites augustes de la cérémonie.

A 8 h. 1/2 précises les séminaristes de Vannes et ceux de Kergonan, sous l'habile direction de M. l'abbé Pirio, maître de chapelle à la cathédrale, font entendre une cantate en l'honneur du héros de la fête, composée par un de ses amis intimes, M. le chanoine Le Digabel et mise en musique par M. Decker avec un talent dont l'éloge n'est plus à faire. Le chant, comme du reste tous ceux qui ont été exécutés au cours de la cérémonie et au salut de l'après-midi, est rendu avec un art consommé que relève encore le brio de l'accompagnement donné sur le grand orgue par M. Decker et M. Façon, organiste de Lorient.

Le chant de la cantate est terminé. Voici le cortège qui s'avance de la sacristie, précédé par les employés de l'église Saint-Louis de Lorient. En tête, le Révérendissime Dom Bernard, abbé de la trappe de Thymadeuc, puis N.N. S.S. Morelle, évêque de St-Brieuc, Méliçon, évêque de Blois, Rumeau, évêque d'Angers, Le Roy, évêque d'Alinda, Oury, archevêque d'Alger, Guillois, archevêque de Passinoute, Gouraud, évêque de Vannes, prélat consécrateur, Mgr Duparc, entouré de ses assistants N.N. S.S. Rouard, évêque de Nantes et de Bonfils, évêque du Mans, enfin Mgr Dubourg, archevêque de Rennes, qui préside la cérémonie,

Depuis longtemps on n'avait vu à Sainte-Anne une réunion si nombreuse d'aussi illustres prélats. C'est sans doute une gâterie de grand'mère que la bonne Sainte-Anne a réservée à son peuple fidèle pour le récompenser de sa fidélité et l'encourager au milieu des tristesses et des luttes de l'heure présente.

Tous les regards sont fixés sur Mgr Duparc. D'ailleurs sa haute stature, la couronne de longs cheveux blancs qui encadre son large front, son visage aux yeux si expressifs, la pâleur de son teint, blanchi par la fatigue et l'émotion le désignent clairement à ceux même qui ne l'ont jamais vu et le font reconnaître de tous.

La cérémonie commence. — Avez-vous un mandat apostolique ? demande le Consécrateur au premier assistant. — Nous l'avons. — Qu'on le lise.

Et le secrétaire du Consécrateur, M. le chanoine Le Senne, chancelier de l'Evêché de Vannes, lit à haute voix le Bref qui nomme Monseigneur Duparc, évêque de Quimper et de Léon.

La lecture terminée, le nouvel élu prête, dans les termes les plus solennels, serment de fidélité au Souverain Pontife et à ses successeurs. Après le serment le Consécrateur procède à l'examen du Consacré. Rien de plus impressionnant, surtout dans les circonstances présentes. Le consécrateur a pris place au fauteuil, sur les marches de l'autel ; au bas des degrés, tournés l'un vers l'autre, sont les deux évêques assistants ; entre eux se tient l'Elu.

Alors on entend ce dialogue : « Voulez-vous instruire de la voix et de l'exemple le peuple pour lequel vous allez être consacré ? — Je le veux. — Voulez-vous recevoir et conserver intacte la sainte tradition de l'Eglise ? — Je le veux. — Voulez-vous obéir à l'apôtre Pierre, à Pie X et à ses successeurs ? — Je le veux. — Voulez-vous, pour l'amour de Dieu, être affable et miséricordieux envers les pauvres, les étrangers et toutes les personnes dans le besoin ? — Et chacun de ceux qui ont vu à l'œuvre le Curé de Lorient est tenté de répondre à sa place : « Il l'a toujours voulu et pratiqué, Monseigneur, le passé garantit l'avenir ». Si surtout la multitude des miséreux qui, sans interruption, défilent tous les jours devant la porte hospitalière du presbytère de Lorient, si les pauvres plus timides, discrètement visités et secourus, s'étaient trouvés là et qu'on les eût interrogés, quelle éloquente acclamation se fut élevée pour rendre hommage à sa large et bienveillante charité !

Et le dialogue se poursuit, admirable dans sa concision, énumérant les vertus qui conviennent aux pontifes.

C'est ensuite sur la foi que porte l'interrogatoire : « Croyez-vous en la sainte Trinité ? Croyez-vous en Jésus-Christ, le Verbe de Dieu, l'égal du Père en divinité, né dans le temps de la Vierge Marie ? Croyez-vous au Saint-Esprit ? Croyez-vous à la sainte Eglise ?...

Et à chacune des questions qui lui sont posées, Mgr Duparc répond d'une voix ferme : « je le crois ainsi ». Et cet interrogatoire remettait en mémoire à un grand nombre des assistants

un autre interrogatoire, deux autres interrogatoires subis dans d'autres enceintes. Il était grand alors, l'interrogé, l'inculpé ; il dépassait de toute la hauteur du droit divin la pauvre justice humaine. Combien plus grand encore est-il aujourd'hui !

L'enceinte où il comparaît est le temple magnifique, centre et cœur de la Bretagne ; les témoins qui entendent ses réponses sont les Princes de l'Eglise et les Représentants, librement élus, du peuple breton ; celui qui les reçoit c'est Dieu lui-même, dans la personne du prélat consécrateur.

A ce moment commence la messe, célébrée en même temps, au pied du même autel, par le consécrateur et le consacré. Au cours de l'office divin Mgr Duparc reçoit successivement les différents ornements et insignes épiscopaux : la croix pectorale, la tunique, la dalmatique, la chasuble blanche, la crosse, l'anneau pastoral et la mitre.

Il porte aux pieds des sandales blanches. Aussi, quand on l'a revêtu de l'ornement blanc, don qui lui fut offert à l'occasion du 25^e anniversaire de sa prêtrise, il est tout blanc des pieds à la tête, blanc comme l'hostie sans tache qu'il va recevoir tout à l'heure des mains de son consécrateur, blanc comme la victime dont le sang s'est répandu sur l'autel du sacrifice.

Et en effet, il se prosterne alors, le visage contre terre, au pied de l'autel. On chante les litanies des saints. Ce n'est pas trop de l'assistance de tous les saints du ciel pour l'aider à porter les responsabilités redoutables qui pèseront désormais sur ses épaules. La prostration se prolonge pendant plusieurs minutes. C'est l'aveu éloquent de la faiblesse de l'homme en face de la lourde tâche qui lui est imposée, c'est l'anéantissement complet de la créature devant la majesté divine. Comme cet aveu, comme cet anéantissement ont dû coûter peu à celui qui, si grand naturellement et par le cœur et par l'esprit, est pour tous ceux qui le connaissent le modèle de la plus parfaite humilité !

Quiconque s'abaisse devant Dieu est aussitôt élevé ; quiconque se dit et se croit faible sera fortifié. Aussi le consécrateur et les deux assistants, touchant de leurs mains la tête du consacré, et plaçant sur ses épaules le livre ouvert des Evangiles, invoquent-ils sur lui l'Esprit de force : *recevez le St-Esprit*. Et, avec des accents de reconnaissante allégresse, se chante la Préface. A ce moment précis, le soleil, voilé jusqu'alors par un ciel assombri, projette un rayon dans la Basilique ; la masse imposante et sévère s'illumine et semble prendre part à l'allégresse de tous les assistants.

Puis, pendant le chant du *Veni Creator*, ce sont les onctions avec le Saint-Chrême sur la tonsure et sur les mains, qu'on entoure de bandelettes, comme on le ferait pour la victime du sacrifice. Jusqu'alors, l'évêque consécrateur avait récité seul à l'autel majeur la première partie de la messe, et l'élu à son autel

latéral. Après les onctions saintes, celui-ci monte à l'autel près du consécrateur, et tous deux ensemble continuent le saint sacrifice.

A l'offertoire, le Consacré offre au Consécrateur deux flambeaux allumés, deux pains et deux barils pleins de vin. C'est l'offrande de la reconnaissance pour le bienfait reçu.

Au moment de la Communion, le Consécrateur communie avec une partie de l'hostie et une portion du précieux sang, puis communie le Consacré avec l'autre partie et l'autre portion des saintes Espèces. Expressif et touchant symbole de l'union étroite qui unira désormais, scellée par le sang du Christ, les deux évêques et leurs deux diocèses !

A la fin de la messe Monseigneur Duparc, mitre en tête et crosse en main, conduit par ses deux Assistants, fait le tour de l'église, donne à tous les fidèles sa première bénédiction ; toutes les têtes se courbent, tous les cœurs tressaillent, une joie ardente et sincère brille sur tous les fronts et l'office s'achève par le chant triomphal de l'action de grâces, *Te Deum Laudamus*.

M. le chanoine Buléon, curé-archiprêtre de la Cathédrale de Vannes, monte alors en chaire et prononce, au milieu de l'attention générale, un éloquent discours sur

LA BRETAGNE ET LE PRETRE

MONSEIGNEUR,

Au mot d'ordre sorti du Vatican, lorsque Pie X est monté sur le siège de Saint Pierre : « *Tout renouveler dans le Christ !* » répond comme un écho fidèle, la parole que vous prononcez vous-même en allant vous asseoir sur le siège de St Corentin et de St-Pol : « *Loué soit Jésus-Christ !* »

Tout par le Christ, tout pour le Christ ! Mes frères, l'apostolat chrétien est là tout entier.

Mais si le but est partout et toujours le même, les méthodes pour y atteindre varient suivant les siècles et suivant les peuples. L'unité de doctrine est un dogme catholique, mais l'uniformité d'enseignement est une hérésie pédagogique. Aussi tel procédé qui opère des merveilles en d'autres pays, pourrait bien ne pas s'adapter également à la mentalité bretonne.

Car il y a une mentalité bretonne.

Le fait a été trop souvent remarqué pour qu'on puisse raisonnablement le nier. Qu'elle vienne du fond même de la race, ou de son développement historique, ou du degré actuel de sa civilisation, peu importe : il nous suffit en ce moment de constater qu'elle existe.

La Bretagne a sa mentalité propre. Mais quelle est-elle ?

C'est, Messieurs, à cette question que je voudrais esquisser d'abord une courte réponse. Dans ce glorieux rendez-vous où la Bretagne voit élever un de ses nobles fils au rang de prince de l'Eglise, en présence de ces dix évêques qui forment au nouvel élu

une incomparable couronne, devant ce clergé breton qui rêve, avec un dévouement décuplé dans l'épreuve, de transmettre à ses successeurs, dans sa pureté lumineuse, le flambeau de la foi tel qu'il l'a reçu lui-même de ses aînés, — je voudrais tracer un portrait de l'âme bretonne, que nous avons tous mission de relever et de sauver.

I

Qu'est-ce que le Breton ?

Quelques-uns, parmi ses plus ardents admirateurs, — pour mieux faire ressortir ses qualités natives et peut-être aussi pour chercher une excuse à ses défauts, constatant du reste qu'il lui manque les vertus des peuples dont il est convenu de dire qu'ils ont atteint un degré de civilisation supérieur, — n'ont pas craint d'avancer que « le peuple breton était un peuple enfant. »

Quelle que soit la justesse de cette comparaison, flatteuse ou maligne, il faut bien convenir que le Breton n'a pas, comme la race anglo-saxonne, le génie des affaires.

Ce n'est pas un peuple de diplomates, comme les races latines ; sa sympathie a besoin de se faire violence pour aller au succès, et les habiletés de la politique humaine révoltent son âme libre et fière.

Ce n'est pas un peuple d'idéologues, comme les Grecs et les Allemands ; son génie répugnerait plutôt aux spéculations de la métaphysique.

Qu'est-il donc ?

Je vous l'ai dit : il paraîtrait qu'il a quelque chose des qualités et des défauts de l'enfant.

L'enfant est naïf et crédule. Le Breton aussi.

L'enfant est réfractaire à la discipline et il manque d'entraînement au travail. Hélas ! Tacite constatait déjà que le Breton de son temps, individualiste à l'excès, ne sait pas s'associer. Mais si l'étranger se scandalise parfois de notre manque d'initiative, il se trompe : cette inactivité n'est pas de la paresse, c'est du rêve ; ceci doit être un défaut, mais que l'on peut reprocher à son tempérament, ce n'est pas un vice.

L'enfant s'attache de toute son âme à tous ceux qui l'aiment. Le Breton aussi. Son amour ne s'affiche ni ne déclame ; il aurait une tendance plutôt à se retirer dans les profondeurs de l'âme. Mais à certaines heures il s'élève naturellement jusqu'à l'héroïsme. Parcourez l'histoire de France, le Breton n'y paraît qu'à l'heure du danger.

Je me hâte d'ajouter, Mes Frères, que ceux qui relèvent dans notre tempérament ethnique ces qualités ou ces défauts, ne croient pas nous classer, pour cela, parmi les peuples inférieurs. Et s'il en est qui se regardent avec quelque raison comme plus élevés que nous dans l'humanité, peut-être pourrions-nous, en nous autorisant à notre tour de cette gracieuse comparaison, leur rappeler une parole du Maître : « En vérité, si vous ne ressemblez à cet enfant, disait-Il, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. »

Quoiqu'il en soit, le Breton est, de l'avis universel, un peuple idéaliste et mystique ; sa raison est souvent dans son cœur : c'est un être de sentiment.

On peut trouver individuellement en lui toute autre chose ; mais ceci est la caractéristique la plus persistante de la race ; et on la constate à toutes les phases de son développement historique.

Loin de nous de prétendre, sans doute, que la Providence nous ait refusé, à certains moments difficiles, les hommes de froide raison et de volonté persévérante dont nous avions besoin. Et, à l'occasion de cette cérémonie épiscopale, il serait naturel d'évoquer ici, pour rendre témoignage à cette vérité, les grandes figures de moines et d'évêques qui dominent toute notre histoire.

Loin de nous, aussi, de prétendre que le paysan breton demeure figé dans ses formes primitives ; en ce moment même, il évolue plus que jamais ; et, à voir les changements rapides qui se manifestent autour de nous, on serait presque tenté de croire qu'il se laisse entraîner hors de ses voies traditionnelles, au lieu d'obéir aux lois de son développement normal. Mais, Dieu merci, on n'altère pas si facilement le tempérament d'une race ; et les changements qui nous inspirent aujourd'hui de si vives appréhensions, ne nous paraissent si graves que parce que nous les voyons de très près.

Disons-le sans crainte, le caractère des Celtes est demeuré le même, toujours profondément idéaliste, — depuis l'époque lointaine où les compagnons aventureux de St Brendan se laissaient aller, sur de frêles esquifs, à travers l'Océan immense, à la recherche du pays de leurs rêves, — depuis le temps où Patern organisait péniblement les Bretons nouveaux venus en Armorique, où Corentin vivait du poisson eucharistique au fond de son ermitage, où Pol Aurélien enchaînait le dragon dans les nœuds de son étole pastorale, — jusqu'à Saint Yves, le recteur breton, qui réhabilitait le pauvre au nom de la justice, et en l'associant aux fêtes religieuses, — jusqu'à Michel Le Nobletz et le P. Maunoir, qui surent accommoder aux besoins du peuple, avec un sens merveilleux, leur prédication toute de sentiment et faite de spectacles ; — jusqu'à nos propres contemporains, qui essayent toujours comme autrefois d'échapper aux emprises de la réalité terrestre, soit qu'ils accourent spontanément aux émotions et aux spectacles des missions paroissiales, soit que le mirage d'une cité idéale, et irréalisables ici-bas, les attire, à la voix des sophistes charmeurs, vers les plus décevantes aventures.

II

Tel est le peuple breton.

Quelle est maintenant la place que le prêtre occupe dans la vie de ce peuple ?

Je crois que nulle part elle n'est plus considérable qu'ici.

Qu'est-ce que le Breton voit dans le prêtre ?

Si délicate que soit la question, ne croyez pas que je m'y dérobe. J'essaierai seulement d'exposer ma pensée avec mesure, sans réticence ni flatterie.

Dans le prêtre il y a deux personnages : il y a l'homme ; et il y a l'homme de Dieu.

Il y a l'homme, qui ressemble à tous les autres hommes, par son origine, par son tempérament, par ses idées personnelles, par son éducation. Il a ses qualités ; il peut avoir ses défauts.

Il y a aussi l'homme de Dieu, marqué d'un caractère divin, armé de pouvoirs mystérieux et nécessaires.

Or, en face de cet homme qui se double d'un prêtre, il y a pour le peuple trois attitudes possibles.

Si le Breton garde toujours intacte la foi naïve et profonde de ses ancêtres ; et Dieu merci, c'est encore le cas du grand nombre, il confondra dans la même vision les deux personnages dont je

viens de parler, et ce qu'il voit alors exclusivement dans le prêtre, c'est le Christ. De là ce culte extraordinaire dont, à l'étonnement scandalisé de quelques-uns, le clergé breton est l'objet : c'est le confident partout recherché, c'est le conseiller toujours écouté ; c'est la grande autorité sociale du pays.

Si au contraire le Breton a déjà fait quelques concessions aux idées du jour et subi l'influence étrangère, alors vous le verrez établir entre ces deux personnages une distinction étrange.

En temps ordinaire, il ne voudra voir dans le prêtre que le personnage humain ; et, dans ses réunions profanes, on l'entendra fréquemment travestir nos intentions et mal interpréter nos actes.

Mais vienne le jour des manifestations traditionnelles de la foi, immédiatement son attitude change. Le sentiment religieux remonte aussitôt des profondeurs où le respect humain l'avait fait descendre ; et alors l'ennemi d'hier, qui sera du reste encore l'ennemi de demain, ne voit plus dans le prêtre que l'homme de Dieu, dont l'intervention est nécessaire à son salut. Il se prosternera à ses pieds, et il lui ouvrira son âme avec une spontanéité et une confiance qui arrache des larmes.

Ainsi passera-t-il sa vie, à décrier ses prêtres et à solliciter leur ministère !

Enfin s'il est quelque Breton qui ne voit plus, en toutes circonstances, qu'un homme dans le prêtre, c'est qu'il est sorti, par son éducation ou ses fréquentations, du cadre national ; ou encore, c'est qu'il est sorti du clan, en dehors duquel le Breton, n'ayant plus à compter que sur lui-même dans l'émiettement des grandes villes, — tel l'enfant égaré hors du centre familial, — devient la dupe et la proie facile du premier ravisseur venu.

Ces branches détachées, ne se nourrissant plus de la même sève que nous, ne comptent pas dans notre vie nationale. — Faisons pourtant une exception, Messieurs, pour ces brebis fugitives de notre troupeau, qui vivent dédaignées dans les faubourgs de France où elles se sont agglomérées. Si le bon Pasteur, reprenant sa houlette, s'en va les trouver un beau jour, sous les traits inoubliés du prêtre, s'il leur adresse la parole dans la langue du pays, aussitôt, au grand ébahissement de ceux qui les traitaient hier avec mépris, la foi qui sommeillait en eux sous le double joug du manque d'initiative et du respect humain, s'éveille avec une intensité irrésistible, et ces rebuts de l'humanité expirent comme des saints sous le baiser du prêtre.

Telle est la place que le prêtre occupe dans la vie du Breton.

Or cette contradiction, ces critiques irréfléchies et cette confiance sans borne, tout cela s'explique par le caractère de la race, qui se conduit souvent par des raisons que la raison ne connaît pas.

De quelque côté que le Breton se tourne, qu'il s'inspire des traditions du passé ou qu'il tourne ses regards vers l'avenir, — il retrouve toujours le prêtre à l'horizon de sa pensée : objet d'amour ou objet de haine, lui partout, toujours lui !

Voilà, Messieurs, — en y mettant sans doute les restrictions nécessaires, — ce qui nous paraît être la mentalité bretonne, et l'idée que l'on se fait du prêtre en Bretagne.

Il est possible que ce portrait ne réponde pas exactement aux souvenirs particuliers de chacun d'entre vous. Ce n'est pas non plus l'individu que j'ai voulu peindre, c'est l'ensemble ; ce n'est même pas l'âme collective de tel ou tel canton, ce n'est pas le Léonard ou le Vannetais, le Cornouaillais ou le Trégorrois : c'est

l'âme commune de la Bretagne populaire, cette âme qui n'appartient en propre à personne, mais dont chacun de nous assurément porte quelque chose en lui-même.

III

J'ai essayé de vous décrire le peuple breton dans sa mentalité native et dans sa mentalité religieuse.

Or comment s'y est-on pris pour en faire un peuple, qui de l'aveu de tous et au témoignage récent du Souverain Pontife lui-même, est le peuple du monde le plus foncièrement catholique ?

Comment en est-il arrivé là ?

Mes frères, l'Evangile est profondément humain, parce qu'il répond à tous les besoins légitimes de notre nature. Mais les affinités qu'il possède avec les différents peuples ne sont pas identiques partout. Or, ce qui distingue l'Eglise c'est précisément la souplesse de ses méthodes et sa divine facilité d'adaptation à tous les milieux.

Elle envoie ses apôtres à toutes les nations.

Mais aux uns elle a dit : « Vous allez à Athènes ou à Rome, chez des peuples de haute culture et de civilisation avancée : adressez-vous de préférence à leur intelligence et à leur raison. »

A d'autres elle disait : « Vous allez au peuple dispersé d'Israël ; prêchez le royaume de Dieu, et annoncez que le Sauveur prédit est arrivé. »

Ad'autres enfin elle dit encore : « Je vous envoie chez les Celtes, c'est un peuple inapte peut-être pour les choses de la terre, mais il est merveilleusement doué pour comprendre les choses du ciel ; dites-lui que la cité de ses rêves existe, et qu'il doit la chercher dans une autre Bretagne en un monde meilleur ; c'est mon fils bien-aimé ; celui-là, prenez-le par le cœur. »

Et c'est parce que nos Pères dans la foi ont su, avec leur instinct d'apôtres, remplir cette mission, qu'ils ont laissé dans le souvenir populaire une trace si durable.

Cependant leur succès vient encore d'une autre cause : ils savaient se mêler à la vie du peuple dont ils étaient sortis. L'âme sacerdotale était en contact perpétuel avec l'âme populaire ; or cette vie commune leur permettait de mieux connaître ses aspirations afin de les mieux orienter, de mieux connaître son langage afin de le bien parler, enfin d'exercer sur lui l'irrésistible apostolat de l'exemple, avec un détachement des biens de ce monde auquel la pauvreté du travailleur n'avait rien à envier. Depuis 1500 ans la Bretagne a respiré et vécu dans un peuple de prêtres qu'elle a canonisés.

Aussi, disons-le à l'honneur du clergé breton, il faut qu'il ait été exceptionnellement vertueux pour imposer au peuple qui vivait dans la même atmosphère que lui, une vénération telle, qu'on ne la rencontre peut-être à un degré aussi haut chez aucun autre peuple.

Ainsi nos apôtres ont su instruire le peuple par la méthode qui s'adaptait le mieux à son état d'esprit ; ils ont su, pour le diriger, tenir compte de son tempérament dans la mesure qu'il fallait ; ils ont su se mêler à sa vie en lui donnant l'exemple des vertus qu'il devait pratiquer. Et ils en ont fait le peuple que vous voyez.

Qu'après cela on leur reproche de n'avoir pas élevé le peuple à un état supérieur de prospérité matérielle, ils pourront toujours répon-

dre que leur mission essentielle était de sauver les âmes, et l'on ne saurait vraiment leur faire un crime de n'avoir pas empiété sur les attributions de l'autorité temporelle.

Telle a été, Messieurs, la méthode de nos aînés, et tel a été leur succès dans leur apostolat en Bretagne.

Du reste, gardons-nous d'oublier que les méthodes qui changent suivant les pays, changent aussi suivant les circonstances. Or, si la Bretagne a été jusqu'ici un pays clos, nous ne devons pas ignorer que de larges brèches ont été ouvertes dans nos frontières, par où s'engouffrent, pour se répandre sur nos campagnes, les plus isolées jadis, des idées subversives.

Mais ici s'arrête mon rôle ; si l'historien a qualité pour dire le passé, c'est vous, Messieurs, vous seuls qui avez mission de nous tracer, avec les lumières que le Saint Esprit vous donne, le programme de l'avenir.

Aussi je me contenterai de répondre ici à une dernière préoccupation de mes frères.

Nous savons que d'autres apôtres, formés en d'autres séminaires, ont fait le rêve, et peut-être reçu l'ordre de supplanter le prêtre, pour devenir à leur tour l'autorité sociale de la paroisse.

Ils prétendent faire tomber le prêtre du piédestal où l'a élevé la vénération populaire. Et il faut bien reconnaître qu'ils ont entre leurs mains les plus sûrs éléments de succès, les faveurs de l'Etat et le prestige de la force.

Néanmoins ne craignez pas : si le prêtre est obligé de partir, réduit à se retirer momentanément devant la colère d'une population surexcitée ou devant les exigences d'un pouvoir tyrannique, il ne sera jamais remplacé ! Parmi ses héritiers éventuels, je n'en découvre pas un seul qui puisse tenir sa place et remplir son rôle.

Du reste, le Breton sent bien qu'il a besoin du prêtre, même en dehors de sa vie religieuse ; et, s'il devait quelque jour s'en passer définitivement, soyez sûrs qu'il se fera le serviteur brutal de ses propres caprices, plutôt que de confier sa conscience et sa destinée à des chefs qui ne viennent pas au nom du Christ.

Mes Frères,

J'ai voulu évoquer devant vous aujourd'hui les deux personnages de cette solennité : le peuple breton et le clergé breton, — le peuple, tel qu'il est par tempérament et par tradition, le clergé tel qu'il nous apparaît dans l'histoire de nos saints de Bretagne.

Maintenant laissez-moi dire ma dernière parole au héros de notre fête : il ne m'en voudra pas de lui avoir épargné ici un panégyrique trop facile, il est Breton ! et d'avoir refoulé les souvenirs d'amis qui affluaient sur mes lèvres. J'ai cru mieux faire en attirant plutôt votre attention sur la Bretagne elle-même, qui a conscience aujourd'hui d'être glorifiée dans sa personne.

Monseigneur,

Au moment où revêtu de la plénitude du sacerdoce, vous allez prendre le chemin du diocèse où vous envoie le Souverain Pontife, qu'il me soit permis de formuler un vœu.

Puissent nos saints, dont vous avez si souvent vous-même célébré l'apostolat en d'éloquents panégyriques, accourir au devant de vous, pour être désormais vos conseillers et vos guides.

Qu'ils développent encore, dans votre cœur d'Evêque, les qualités que nous avons déjà admirées pendant votre ministère au milieu de nous ; qu'ils entretiennent en vous les vertus qui ont rendu leur propre apostolat si fécond au pays de Bretagne, la mansuétude et la force, — la mansuétude évangélique qui vous gagnera la sympathie de votre peuple, et la force qui vous permettra de le défendre contre les adversaires de sa foi : *dré nerz ha doustér* : à Quimper comme à Lorient ! Ainsi se réalisera le double symbole de vos armes, pour le grand bien du peuple et pour la gloire de Dieu. Ainsi vous ferez chanter partout à vos diocésains la devise de votre épiscopat : *meulet ra vezo Jezuz-Christ* : loué soit Jésus-Christ !

Ce fut, on le voit, un discours tout *national*, bien à sa place au sacre d'un évêque *breton*, dans la basilique *nationale* de la Bretagne.

Il est environ 11 heures 1/2 lorsque les évêques sortent de la Basilique en bénissant la foule qui se presse sur leur passage.

A L'ASILE SAINTE ANNE

A l'issue de la cérémonie, les rues du village de Keranna présentent l'animation des grands jours de fête. Les parents, les amis les voisins se cherchent, s'appellent pour aller ensemble prendre le repas de midi ou plutôt pour échanger les douces impressions de la matinée.

Au lieu de se rendre dans les bâtiments jadis si hospitaliers, lorsqu'on y formait les jeunes lévites du sanctuaire, les prêtres se dirigent vers l'asile Ste Anne où d'ailleurs l'accueil le plus aimable les attend.

Tous les invités ne peuvent malheureusement prendre place dans la salle d'honneur admirablement décorée pour la circonstance. Des tables sont dressées le long des corridors. Les prêtres du Finistère et ceux du Morbihan fraternisent et se félicitent qu'un lien de plus unisse les deux diocèses.

Le service se fait prestement, comme il fallait s'y attendre, lorsqu'on connaît le talent et le dévouement des organisateurs du banquet. Longtemps avant le dessert, la grande salle est envahie par ceux qui n'y ont point trouvé leur couvert : il leur tarde d'entendre le nouvel évêque.

C'est Monseigneur Duparc, en effet, qui ouvre la série des toasts. D'une voix forte et vibrante, il prononce, sans cesse interrompu par d'enthousiastes applaudissements, les paroles que l'on trouvera plus loin. Il ne peut dominer les émotions de son âme bretonne, lorsqu'il rappelle le souvenir du jeune Evêque africain qu'il aimait comme un frère, lorsqu'il s'adresse au chanoine Buléon, « le plus fidèle des amis » et à ses chers vicaires qu'il a voulu associer à toutes les joies et à tous les honneurs de la journée.

TOAST DE MONSEIGNEUR DUPARC

MESSEIGNEURS,

MESSIEURS,

Je suis trop Breton pour ne pas aborder de front et sans exorde les remerciements que je vous dois.

Et mon archevêque ne m'en voudra pas de ne pas commencer aujourd'hui par lui. — Ce sera la seule fois, monseigneur.

C'est mon Evêque de Vannes qui doit être en ce moment le premier dans ma parole comme il est le premier dans mon cœur, — le premier après le Christ, bien entendu. *Ra vezo meulet Jezuz Krist !* — et le premier après le Pape. Mais la fonction même qu'il a remplie en ma faveur ce matin me rattache précisément au Pape dont il est le fils spirituel en ligne directe, l'un des quatorze du 25 février 1906, et par le Pape au Christ, à qui remonte mon remerciement comme toute louange.

Je serai votre frère à peine plus jeune dans l'épiscopat, monseigneur. Je ne souhaite qu'une chose : vous ressembler un peu. Ni le bon Dieu, ni le Pape, ni mes prêtres ne s'en plaindront, n'est-ce pas, messieurs de Quimper et de Léon ?

Il y a deux frères dans vos armées, Monseigneur. Puissent-ils être pour nous comme pour nos deux diocèses le symbole d'une fraternité dont j'aurai besoin de sentir le secours et qui sera rendue encore plus intime par cette cérémonie inoubliable.

Cette fraternité spéciale, entre voisins plus rapprochés, ne nous fera pas oublier que nous sommes les membres d'une famille plus large dont vous êtes le chef, Monseigneur l'Archevêque de Rennes. La vigilance et la sûreté dans la doctrine, comme l'activité pour les œuvres dont vous nous donnez l'exemple, nous encourageront dans les heures difficiles. Vous rappelez-vous que notre première rencontre a eu lieu auprès du Calvaire des Bretons de Lourdes ? Ce Calvaire fut *brisé*. Mais il fut aussitôt *rétabli*. *Brisé !* Symbole des désastres actuels, je le veux bien. Mais *rétabli !* présage, non pas certes des victoires immédiates, mais des longs efforts, des labeurs réfléchis et des succès apostoliques lentement préparés. On peut renverser des croix. On ne peut pas nous empêcher de les rétablir. Pour les combats de l'avenir, avec des chefs comme vous, Monseigneur, l'espérance est permise.

Que ferions-nous dans le monde sans l'espérance, Monseigneur ? Même quand, après avoir longtemps combattu, on doit se résigner à se retirer de la lutte, on garde encore au fond du cœur la confiance dans les résurrections promises, et en transmettant à d'autres les armes qui tombent de mains généreuses mais fatiguées par de trop longs travaux, on vient dire aux plus jeunes de ne pas se décourager. Les batailles fatiguent, mais elles embellissent la vie. Votre présence au milieu de nous, Monseigneur l'Archevêque d'Alger et Monseigneur l'Archevêque de Passinonte, nous donne cette leçon reconfortante, si bien traduite par l'ancre marine associée à la croix dans les armoiries de l'un d'entre vous : *utrique fidelis*.

Quel autre sentiment a pu vous rassembler ici, Messeigneurs et Messieurs !

Vous êtes venus vers moi, en vous imposant toutes sortes de gênes. Vous ne saviez même pas si nous pourrions vous héberger dignement pour la nuit, ni vous accueillir ici dans une salle assez

vaste. Il a fallu que la Providence s'en mêle, et que des organisateurs, comme ceux de la Basilique, des religieuses dévouées à toutes les œuvres et exposées à toutes les persécutions, et avec elles des amis de choix, nous aient facilité ici, à Vannes, à Saint-Mériadec, et à la Chartreuse, l'accomplissement du devoir de l'hospitalité bretonne ; je remercie tous, et je ne remercierai jamais assez.

Mais enfin, Messeigneurs, ce n'est pas pour la joie de cette hospitalité que vous êtes venus de Paris, de Nantes, du Mans, d'Angers, de Saint-Brieuc, de Blois et de la Trappe de Thymadeuc ;

Ni seulement pour me dire votre affection fraternelle et me soutenir de vos prières ;

Ni seulement, Monseigneur d'Alinda, pour la consolation douloureuse de retrouver ici toujours vivante la mémoire de l'Evêque Africain de Plumergat, dont la vie aurait pu ce matin nous être offerte en exemple dans la chaire de la Basilique par le meilleur des frères, le plus fidèle des amis, et le plus accompli des prêtres vannetais ;

Ni seulement pour la joie de revoir l'Archevêque qui vous a sacré et l'Evêque bien-aimé que vous nous avez donné, Monseigneur de Nantes ;

Ni seulement pour la joie de traiter en bon fils celui qui, depuis la St-Julien de 1903, a toujours vu en vous un bon père, Monseigneur du Mans, et qui vous remercie et d'autant plus que vous avez contribué à entraîner ici Monseigneur l'Evêque de Blois, ancien curé venant fraterniser avec un ancien curé ;

Ni seulement pour orner cette fête de famille du prestige tout nouveau de ce grand Triduum de Lourdes que vous venez de prêcher éloquemment, et pour renouveler au milieu des Bretons le souvenir de l'Evêque député que le Finistère n'a pas cessé d'aimer et dont vous êtes le digne successeur, Monseigneur d'Angers ;

Ni même seulement pour rappeler à votre nouveau collègue qu'il a comme vous deux diocèses à gouverner et qu'il aura besoin doublement de votre Saint-Esprit pour l'éclairer et le fortifier, *Dré nerz er spered Santel*, Monseigneur de Saint-Brieuc ;

Ni seulement encore pour affirmer l'union parfaite qui existe entre les Evêques et le clergé régulier, dont vous êtes le représentant très austère et très doux, très estimé et très aimé, mon Révérendissime Père.

Non. Vous êtes ici, Messeigneurs, avec tout le Clergé qui vous accompagne, pour affirmer votre *Espérance* et encourager la mienne. Un pauvre prêtre est élevé à l'épiscopat. Vous venez lui dire qu'il devra être un bon soldat du Christ. Vous en avez l'espoir. Vous m'apportez votre aide. Vous me donnez votre exemple. Vous me promettez vos conseils. Et vous venez faire avec moi un acte de confiance dans l'avenir de l'Eglise chaque jour plus éprouvée, et chaque jour plus obstinée dans la vie, la lutte, et dans la certitude de la Victoire.

Alors, si faible que je puisse être, comment la confiance me manquerait-elle, quand je sens autour de moi, outre l'appui de la grâce divine, tant de bonnes sympathies chrétiennes, et un concours si empressé de tous ceux qui veulent bien s'intéresser à nos diocèses Bretons ?

Messieurs les Sénateurs, messieurs les Députés, votre présence me dit que vous comprenez toute la grandeur de ma fonction

comme je comprends l'élévation de la vôtre. Nous sommes la voix de Dieu. Vous êtes la voix du Peuple, et vous savez la rendre magnifique et vibrante. Vous défendez le droit. Vous affirmez la vérité. Vous rectifiez les idées fausses dans une enceinte où s'agitent autant d'erreurs que de passions. Nous admirons tous l'énergie de votre caractère, la hauteur de vos sentiments et de vos pensées, l'éclat de votre parole. Je vous remercie d'être venus me dire ici l'alliance intime de la Bretagne croyante avec ses évêques.

Messieurs les Vicaires généraux, messieurs les Chanoines, et, pour tout dire d'un mot, vous tous mes amis du diocèse de Vannes, mes condisciples, mes vicaires, mes paroissiens, vous qui voulez que je porte toujours dans mes fonctions d'Evêque, sur la tête et au cou, sur la poitrine et dans la main, le souvenir de votre bonne amitié, je n'emporterai de mes longues années d'enseignement et de ministère parmi vous que des impressions consolantes. Je revivrai souvent par la pensée le temps, heureux et laborieux, que nous avons passé ensemble, affectueusement dévoués à nos chefs, depuis Monseigneur Bécél, le premier que j'ai connu et qui fut pour moi si bon, jusqu'à Monseigneur Latieule et Monseigneur Gouraud. Nous avons été soumis de cœur à leur autorité, dociles à toutes leurs instructions, unis dans la foi, unis dans la discipline, un seul cœur, une seule âme ; je n'exagère pas en rendant cette justice à mes confrères d'hier et à mes amis de toujours, n'est-ce pas, Monseigneur ? Vous les connaissez déjà aussi bien que moi.

Il faut pourtant me séparer d'eux, sans pouvoir les oublier.

Mais alors je me retourne avec tout mon cœur d'évêque vers ceux qui m'attendent.

Monsieur le Vicaire général, Messieurs les chanoines et les curés, et vous tous, mes amis de Quimper et de Léon, nous nous connaissons déjà. Mais je ne vous ai guère rencontrés jusqu'ici qu'aux heures reposantes et joyeuses de mes vacances, que je trouvais trop courtes, parce que M. le Curé de Quimperlé et beaucoup d'autres savaient toujours me les rendre très douces. Hélas ! ce n'est plus pour des vacances que j'irai désormais chez vous. Le bon Dieu veut que, succédant à un Père, énergique et ferme — et très bon, vous avez su le reconnaître et le lui montrer, — je passe maintenant chez vous du repos au travail.

A Dieu vat ! Messieurs. *Non recuso laborem*. Vous recevez en moi un homme de *bonne volonté*. Pas plus ; pas moins. Je crois d'ailleurs que quand un homme donne tout ce qu'il a, tout son cœur, tout son esprit, toute son âme, toute sa vie, — et l'homme de bonne volonté est celui-là, — le bon Dieu lui-même ne pourrait rien lui demander de plus. Vous ne serez pas plus exigeants que le bon Dieu. Vous aurez tout cela, Messieurs, sans compter. Et en droiture ! — Le dernier évêque de Saint-Pol et de Léon s'appelait de la Marche. Il inscrivait dans ses armes cette devise de famille : Je marche droit ! Ce sera ma méthode. Et ce sera facile, Messieurs, avec un clergé intelligent, généreux, laborieux, et qui sait se passionner pour la défense de l'Eglise et pour la gloire de Jésus-Christ *Meulet Ra Vezo Jezuz-Krist* ! Ce sera notre devise à tous. Courte ou longue, toute notre vie pour la gloire de Dieu.

Monseigneur Dubourg, archevêque de Rennes prend alors la parole et montre une fois de plus, dans une causerie pétillante d'esprit, que le climat humide de la vieille Armorique ne bannit pas l'humour de notre âme bretonne.



Monseigneur l'Evêque

De Quimper et de Léon

TOAST DE MONSEIGNEUR DUBOURG

« Il y a quelques mois, Monseigneur, dit-il, vous m'aviez envoyé le bulletin l'*Echo Paroissial* de Saint-Louis de Lorient. J'y trouvais d'abord le mot du curé. Dans notre Bulletin provincial de cette fête, permettez-moi de mettre le mot du métropolitain. Ce sera d'abord un nouvel adieu, toujours ému, au nouvel archevêque de Chambéry, qui fut la joie de nos réunions provinciales par le charme de sa bonhomie, et leur force par sa science théologique et canonique. Je suis sûr qu'il pensera souvent de son côté à ses collègues de Bretagne. La Savoie, qu'on appelle parfois la Bretagne de l'Est, ne souffrira pas qu'il oublie l'autre : du haut de ses neiges il rêvera de temps en temps à nos landes fleuries d'ajoncs et de bruyères. Tout à l'heure précisément, ici à Sainte-Anne, je recevais une lettre de Monseigneur Dubillard pour me dire qu'il était présent au milieu de nous par le cœur. C'est que la Bretagne ne s'oublie jamais ; et tout bas j'ajoute : l'archevêque de Chambéry aura bien du regret de n'être pas ici avec nous.

Mais, Monseigneur, mon mot du métropolitain veut surtout être pour vous un mot de bienvenue cordiale parmi nos collègues de la province. Vous savez si bien gagner les cœurs, comme vous gagnez tous vos procès, en première instance comme en appel, j'en sais bien quelque chose ! Nous vous ouvrons donc nos cœurs et nos bras comme à notre Benjamin ; le doux nom ! Tachez de le mériter le plus longtemps possible.

En succédant à Monseigneur Dubillard vous le remplacerez parfaitement : à toutes vos qualités vous en ajoutez une que j'estime très fort, celle d'être breton bretonnant. Pendant quinze années j'en ai eu le monopole dans tout l'épiscopat de France : je suis très heureux de le perdre aujourd'hui. Vous apporterez donc à votre peuple, comme on l'a si bien dit ce matin, une mentalité bretonne, avec le prestige de vos talents et de votre éloquence, de votre prestance et de votre grand air. Vous lui apporterez la vraie lumière. Laissez-moi toucher ici un souvenir, savoureux et piquant, de Monseigneur Fallières dont j'ai été longtemps le secrétaire et le vicaire général. Il est bien permis, en un jour de fête, de se réjouir un peu, *tantum in Domino*. La Sainte Ecriture nous y engage elle-même et insiste : *Gaudete in Domino semper ; iterum dico, gaudete*.

Donc vous étiez venu à Saint-Brieuc pour donner, dans un de nos congrès une conférence sur les messes d'hommes.

Monseigneur Fallières, nul ne l'ignore ici, ne savait pas résister à la tentation d'un bon mot ni même d'un calembour spirituel. Après les applaudissements qui saluèrent votre parole, avec ce ton à lui que d'autres imitaient si bien quelquefois, il résuma ainsi le débat : « Depuis le dix-huitième siècle, on nous disait que la lumière nous vient du nord : ce n'est pas vrai, on s'est trompé, je vous en prends à témoin. Comme autrefois, la lumière nous vient aujourd'hui de Lorient. » On écrivait d'abord l'Orient, à cause de la Compagnie des Indes, C'était bref, mais complet. Cette affirmation, je vous l'applique à votre tour, Messieurs du Finistère, accourus si nombreux à cette fête, où Vannes perd tant et où Quimper gagne : c'est de Lorient que vous vient la lumière, et dans la plus large mesure, débordante.

Si je vous félicite, Monseigneur, du lot qui vous est échu, je félicite plus encore le diocèse de Quimper et Léon du grand don

qui lui est fait par le Saint-Père. Oui, j'en suis sûr, Mgr Duparc fera revivre chez vous Mgr Graverand, l'évêque jamais oublié.

La lumière que vous porterez à votre diocèse, vous l'avez puisée aux pieds de Sainte Anne, la mère de cette Vierge Immaculée qui donna au monde la vraie lumière, et votre marraine épiscopale à vous maintenant. Vous ne la quitterez ici que pour la retrouver là-bas à la Palud.

Cette lumière, vous la recevez vous-même de Rome, du Pape auquel ce matin, en notre nom à tous, nous avons envoyé un télégramme d'affectueuse soumission et de reconnaissance. La gloire de notre Bretagne a toujours été sa fidélité tenace, à la chaire de Saint-Pierre.

Mais vous puiserez aussi cette lumière directrice dans le cœur même du divin Maître, que vous voulez voir loué partout. Vous aviez lu votre devise gravée sur le granit de nos chaumières. Que vous avez bien fait d'en faire votre cri, le mot d'ordre de votre gouvernement. Dans nos temps troublés et si terribles pour l'Eglise, il faut en effet que l'amour de Jésus-Christ, sauveur et libérateur, se burine de plus en plus profondément dans tous les cœurs bretons, et qu'il soit loué, honoré à jamais chez nous. »

A ce discours, vivement applaudi, de Monseigneur l'Archevêque de Rennes, Monseigneur l'évêque du Mans, Breton par la naissance et par le cœur, glasik même par son entourage, réclame la permission d'ajouter quelques mots.

On a pu regretter, dit-il, que cette cérémonie n'ait pas été tout entière accomplie par des évêques bretons. Pour moi, je tiens à dire que je suis fier d'être Breton ; j'ai du sang breton dans les veines et un cœur bien breton ; mon éducation a été bretonne et ce n'est pas ma faute si je suis devenu ensuite Parisien et Manceau. Mais le Maine est une marche de Bretagne.

J'ai donc double titre à féliciter Monseigneur Duparc, en mon nom et au nom de mon diocèse. Je lui dois d'ailleurs de la reconnaissance pour la belle parole avec laquelle il célébra naguères notre patron Saint Julien. En le louant il avait tracé le portrait de l'évêque, du bon évêque. Il me semble que saint Julien l'a pris justement au mot, afin qu'à son tour il réalise ce portrait du bon évêque. Nous prions saint Julien, Monseigneur, afin qu'il vous fasse un épiscopat comme le sien, facile et fructueux. Pour resserrer les liens qui vous unissent à lui, je vous prie d'être chanoine d'honneur de notre insigne cathédrale ; et j'y mets une condition comme un espoir, c'est que vous fassiez de saint Julien quelque jour un second panégyrique. Au Mans vous serez presque en Bretagne et vous trouverez chez nous une Madone presque bretonne, Notre-Dame du Chêne, qui est ma gloire et ma joie. Mettez-vous bien avec elle ; vous y gagnerez, je vous le promets. Par saint Julien et par elle vous serez un bon évêque ; déjà vous pouvez compter sur d'excellents soldats. Avec eux vous formerez un bataillon d'élite, dont vous serez le vaillant chef ; vous saurez les conduire à la victoire, car ils vous obéiront avec ardeur. Avec eux vous serez l'avant-garde de l'armée chrétienne ; nous, à notre tour, nous vous suivrons et nous serons vainqueurs. »

Monseigneur Duparc ne put que brièvement remercier Mgr de Bonfils, qui veut bien le traiter en fils ; il tâchera d'être lui aussi

un bon fils. Et ce ne sera pas difficile, car depuis son panégyrique de saint Julien, il considère Monseigneur comme un bon père.

M. Fléiter, vicaire général de Quimper, prend alors la parole.

Monseigneur,

La solennité inoubliable de ce matin, la cérémonie du Sacre, si auguste par sa liturgie et par son objet, à laquelle nous venons d'assister, revêt, pour nos fidèles du Diocèse de Quimper, un caractère particulièrement émouvant. Notre nouvel Evêque nous vient de Sainte-Anne d'Auray.

Il me semble que la Patronne bénie des Bretons, se tournant vers l'extrémité de la petite Bretagne, nous disait : « Voilà votre Evêque ; c'est sans doute Dieu qui vous le donne par le choix et l'autorité du vicaire de Jésus-Christ ; mais à moi, la joie de vous le présenter. Recevez-le de ma main ; je vous le garantis comme un des meilleurs et des plus chers de mes fils. »

Sous le charme de cette pensée, je voudrais avoir, Monseigneur, tous les secrets de l'éloquence du cœur, pour vous parler au nom de ceux qui sont heureux et fiers d'être devenus vos enfants. Votre encourageante bonté m'y invite ; je me laisse aller à cette intime simplicité qui sera bientôt la forme habituelle de nos entretiens, là-bas, à Saint-Joseph de Quimper, dans cet asile de recueillement, de travail, de prière, tout embaumé du souvenir des saints religieux qui l'ont habité et que la prévoyante prudence de votre prédécesseur vous a ménagé.

Monseigneur, vous étiez notre voisin, non pas dans le sens restreint et trop froid du mot, *celui qui est auprès*, mais avec cette délicate nuance du breton *amezec*, qui fait entendre qu'on se rapproche, qu'on devient le familier et bientôt l'ami.

Depuis vos jeunes années, vous faisiez chez nous une pénétration de sympathie et de fraternité qui avait son point de départ, son foyer, à Quimperlé. A mesure que vos relations s'étendent dans toutes les directions du diocèse, l'affection et une admiration estime accumulent pour vous dans les cœurs des sentiments qui n'attendent que le jour pour éclater. Aussitôt que la nouvelle est arrivée de Rome que vous êtes l'élu du Saint-Siège pour Quimper, l'explosion se produit, dans un concert de joie enthousiaste : « C'est le désir de tous nos vœux, c'est un ami, c'est notre ami ! » Nous garderons, Monseigneur, de ce titre d'ami toute la réalité qu'il contient d'attachement dévoué. Si votre sublime dignité met désormais sur nos lèvres le sceau du respect et de la discrétion, il vous restera, à vous, le privilège, précieux pour nous, même le devoir, doux à votre cœur de nous appeler de ce nom, à l'exemple du divin Maître.

Quand les apôtres étaient groupés autour de Jésus, attirés vers Lui par cette vertu divine qui s'échappait de toute sa personne, ils se seraient livrés, d'un élan tout spontané, à l'expansion de leur amour ; mais ce Jésus si aimé est le Fils de Dieu, et ils attendent, humbles et haletants, qu'il leur révèle lui-même toute sa tendresse, et voici que Notre-Seigneur, dépassant leurs desirs les plus osés, leur dit : « *Vos autem dixi amicos* ; je vous donne le nom d'amis. »

Ces paroles retentissaient à leurs oreilles et transportaient leurs cœurs, lorsqu'ils allaient joyeux, *ibant gaudentes*, au devant des

avaries, des persécutions et de la mort. Ainsi, Monseigneur, nous répondrons à votre amitié, à l'amitié condescendante du représentant du Fils de Dieu que vous êtes pour nous, en vous suivant jusqu'au sacrifice de tout nous-mêmes, pour la gloire de Jésus-Christ et le salut des âmes.

Une bonne part de votre vie s'est écoulée sous le regard et la protection de sainte Anne, dans ce petit séminaire réduit par l'iniquité des hommes à une solitude désolée. D'élève, vous êtes, un jour, devenu professeur. J'ai ouï dire que le professeur de religion et d'histoire enseignait avec une telle distinction, qu'on venait écouter aux portes pour prendre part au régal de savoir et d'éloquence qu'il servait à ses élèves ravis. Cela en dit autant que les plus longues louanges.

Vous aimiez la jeunesse, mais d'un amour éclairé, sans compromis avec ce qui amollit les caractères et laisse en friche les intelligences. En la stimulant dans ses aspirations et son travail, en l'encourageant dans ses initiatives, vous aviez le don de la modérer dans ses exubérantes ardeurs, de la tenir en garde contre son inexpérience et ses trop confiantes témérités. C'est tout l'art de gouverner les hommes, et vous faisiez l'apprentissage du gouvernement qui sera le vôtre, dans la fermeté et la douceur.

Mes jeunes et bien aimés confrères ne verront dans mes paroles rien d'exclusif et de défiant à leur égard et ne les prendront pas dans le sens d'une immunité pour les anciens. Nous nous déclarons tous assez jeunes pour avoir besoin d'être dirigés et d'obéir. Dieu bénira et récompensera notre docilité d'où même nous viendra notre ascendant sur les âmes, *vir obediens loquetur victorias* ; et nous serons une grande joie au chef habile et dévoué qui nous aura appris, pour nous et pour les autres, à marcher par le droit et sûr chemin de la vérité totale, du devoir et de la sainteté.

La paroisse de Lorient, hier encore, vous appelait son pasteur et son père. Les larmes qu'elle verse de votre départ expliquent tout notre bonheur à nous.

Si nous applaudissons à ce que Monseigneur Gouraud a dit avec un légitime orgueil et une toute cordiale complaisance du prêtre éminent qui, par ses vertus et ses talents, était une des gloires du diocèse de Vannes ; si nous admirons cette haute intelligence, cette inflexible loyauté qui impose à ses adversaires eux-mêmes, forcés d'avouer qu'ils ont à qui parler, j'aime surtout, Monseigneur, à vous voir sous cet aspect qui nous découvre toutes les richesses de votre cœur, toute la suave et puissante influence de notre action. Petits et grands, riches et pauvres, hommes de peine, ouvriers, commerçants, sommités du rang et de la fortune, tous ne font autour de vous qu'une grande et admirable famille. Ah ! si les catholiques s'unissaient ainsi partout entre eux, nous serions bientôt sauvés du lamentable naufrage où nous périssons. Monseigneur, dans votre blason, vous joignez le Léon et la Cornouaille, symbolisés par le lion de Saint-Pol et le mouton de Quimper : c'est l'union, cimentée par tout un siècle de vie commune, de deux régions sœurs qui s'harmonisent et se complètent dans ce tout qu'est le beau diocèse de Quimper et de Léon.

Quelles que soient, dans l'avenir, les vues de la Providence, les décisions toujours opportunes et sages de Rome, nous sommes et serons tous unis pour la défense et la conservation de la foi dans notre catholique Bretagne ; et pas de montagnes d'Arrée entre nous pour nous diviser en ce point.

Que les fils d'une même croyance religieuse cessent de se contrarier et de se combattre, que la rivalité des parties s'apaise, que les divergences d'opinions, les dissentiments de l'amour-propre s'effacent et disparaissent : nous souvenant de la famille paroissiale si édifiante de Lorient, nous formerons, autour de notre Evêque, de notre père, une famille diocésaine qui, par son esprit de concorde et d'union, le réjouisse et le console, lui facilite sa tâche et l'aide à porter le lourd fardeau et les responsabilités de l'Episcopat.

Monseigneur, j'aurais fini, si je tenais compte du reproche que l'on fait au moi d'être haïssable. Mon intention de vous être agréable jusqu'au bout sera mon excuse, et je continue pour un court instant.

Et moi aussi, Monseigneur, j'ai dû me séparer d'une paroisse très aimée ; et la volonté de Dieu m'a appelé auprès des Evêques pour vivre de leur vie, partager leurs sollicitudes et leurs labeurs, leurs consolations et leurs joies, mais aussi leurs tristesses et leurs douleurs. Ce fut d'abord Mgr Lamarche, de pieuse et aimable mémoire ; Mgr Valteau, si dévoué et si bon, sous les dehors d'une timide réserve ; le troisième vient de nous quitter, Mgr Dubillard, puissant en doctrine, infatigable dans les œuvres, intraitable à l'erreur, mais indulgent aux faiblesses, toujours accommodant et facile pour ceux qui l'entouraient.

Monseigneur, que Dieu me renouvelle et me conserve encore mon cœur de vicair général d'il y a vingt ans, et je vous le donne, Monseigneur, avec ses derniers souffles et ses derniers dévouements, heureux d'être là pour voir se réaliser les espérances d'un épiscopat inauguré sous de tels auspices.

Tout à l'heure, lorsque, les rites sacrés accomplis, vous êtes apparu dans votre majesté de Pontife, la mitre glorieuse sur la tête et le bâton pastoral à la main, pour nous bénir, vous évoquiez, dans mes plus lointains souvenirs, une vision pieusement conservée au fond de mon âme. Il revivait en vous, aussi beau, plus beau peut-être, cet évêque, idéal de l'évêque breton, breton comme vous jusqu'au langage, comme vous ayant de bonne heure sa couronne de cheveux blancs, Monseigneur Graveran, que le peuple d'Armorique, dont il était, dans la naïve expression de son admiration et de son amour, appelait, comme vient de le dire Mgr l'Archevêque de Rennes, lui-même bretonnant, « l'Evêque blanc, *an Evescob gwen* ».

C'est ensuite M. de Mun qui se lève au nom des représentants du Finistère. L'éloquence et la poésie se sont donné rendez-vous pour inspirer à ses lèvres, trop souvent fermées par la souffrance, de magnifiques élans où il salue la Basse-Bretagne et son nouvel évêque. Et il nous semblait, pendant qu'il faisait passer sous nos yeux, avec la foi vive du fidèle pèlerin de Ste Barbe et de Notre-Dame du Folgoet les tableaux ravissants des Taliésin, des Guencl'han et des Ossian, il nous semblait entendre un écho des accords de *cette harpe d'or*

Qui jadis enchantait tout le pays d'Arvor.

TOAST DE M. DE MUN

Messeigneurs,

L'honneur est grand pour moi d'être appelé, devant vous, à saluer, au nom des représentants catholiques du Finistère, le nouveau chef des diocèses illustres de Saint-Corentin et de Saint-Pol-Aurélien.

Peut-être un enfant de la race bretonne eût-il paru plus qualifié pour remplir une charge si haute.

Mais trente années d'adoption m'ont fait un sang qui court, ici, dans mes veines, avec une ardeur singulière, au cœur de ce Morbihan témoin de mes premiers serments, toujours inviolés, envers la terre d'Arvor, et près de cette basilique auguste, toute vibrante encore des grands spectacles dont s'enivra ma jeunesse.

J'oserai donc parler pour mes collègues, pour ceux aussi qui nous ont élus, et offrir, Monseigneur, à Votre Grandeur, leurs hommages et leurs respects, avec les miens. Je n'y ajouterai pas nos félicitations. Ce n'est pas à vous, c'est à nous qu'il faut les adresser.

Tandis que les évêques de la province bretonne s'entretenaient de vos mérites dans l'intimité de leur conseil, le clergé tout entier et le peuple chrétien de la Cornouaille et du Léon vous appelaient dans le silence des cœurs, avertis par la renommée de vos vertus et l'éclat de votre parole, que célébraient de longue date la ville de Lorient et le diocèse de Vannes.

L'élection de Pie X a sanctionné ces vœux, confirmé ces espoirs, et, dans un élan de joyeuse gratitude, l'universelle acclamation répond au choix que le chef de l'Eglise a fait en votre personne.

Ceux que vous quittez escortent vos derniers pas, affligés de votre éloignement, plus fiers de votre élévation.

Ceux qui vous accueillent, enthousiastes et ravis, s'avancent sur votre route, criant tout d'une voix, comme le peuple d'Hippone à la vue d'Augustin : « *Te patrem, te episcopum* »

Par ce merveilleux accord du Pontife suprême, des évêques, des prêtres et des fidèles, vous paraissez, au milieu de nous, comme la vivante expression de ce « mystère de l'Unité » que Dieu, dit Bossuet, « voulut imprimer dans l'ordre et dans l'office des pasteurs ».

Impérissable unité de la sainte Eglise romaine « hors de laquelle, dit encore le grand évêque, est la mort certaine » et qui tout à l'heure éclatait devant nous dans les admirables formules de « l'examen » et de « l'interrogation », où se déroule toute la foi catholique : infrangible unité qui, supérieure aux violences, comme aux intrigues dont l'effort ou l'artifice prétendent la briser, demeure, en tous les temps, sous tous les régimes, devant les rois et devant les peuples, le gage assuré de son immortelle puissance !

Il semble que Dieu, par ce grand exemple, ait voulu rassurer nos âmes accablées, sous les coups répétés dont fut, en ces temps douloureux, frappée l'Eglise de France, et que votre avènement, préparé dans ce concert unanime, marque, au lendemain des ruptures criminelles, le magnifique essor de son affranchissement, l'élan décisif de sa marche nouvelle vers la libre conquête des âmes et des intelligences.

C'est pourquoi tous vous saluent, d'une ardente espérance.

« *Te patrem, te episcopum !* » Ils vous donnent, confiants et dociles, ce titre doublement glorieux. A cette heure difficile, où les

ruines morales s'entassent, plus déplorables que les ruines matérielles, où les discordes se glissent dans les cœurs incertains, plus redoutables que les persécutions, où l'erreur séduit les esprits téméraires, plus dangereuses que la haine, vous serez le père qui rassemble par l'amour et dirige par l'autorité, vous serez l'évêque qui enseigne et qui juge, appuyé sur la doctrine et sur la tradition. Nous le sentions profondément, il n'y a qu'un moment, pendant que, portant sur vos épaules le fardeau, doux et redoutable, de l'Evangile, vous receviez l'imposition des mains, que vous donnaient les successeurs des apôtres et qui faisait de vous leur frère dans l'épiscopat.

Venez donc, Monseigneur, vers ce peuple qui vous attend.

Du sommet de cette basilique, plus aimée depuis qu'elle fut plantée, comme le drapeau vaincu devient plus sacré, la Bonne Mère vous montre le chemin de la lande d'Auray que l'histoire a semée de souvenirs tragiques, jusqu'aux plages de la Palud, battues par le flot qui garde le secret de la ville ensevelie.

Ces chemins vous sont familiers. Vous sortez du pays de Brizeux, et vous les connaissez bien, pour les avoir souvent parcourus, les routes qui mènent des pittoresques ravins par où le Blavet et le Scorff gagnent leur estuaire majestueux, des rives mélancoliques qui, doucement, en contournant la sainte et sauvage montagne de Sainte-Barbe, conduisent l'Ellé, sous les futaies obscures de Quimperlé, vers les sables de l'Océan, puis les bords charmants du Ster et de l'Odet que domine la cathédrale antique de Saint-Corentin, avec sa nef infléchie comme le chef du Christ expirant, et du riant vallon dont la pente insensible, tout à coup jette le tranquille Elorn, entre Brest et Plougastel, dans la rade immense, jusqu'à cette côte déchirée, où, sous les grands bras des arbres désolés, derniers témoins des vieux âges encore debout parmi les riches cultures, se dressent dans la mer, de Roscoff à l'île de Sieck, les rochers étranges pareils à des monstres de légende.

Vous parlez la langue des aïeux, « la langue sacrée des saints, comme chante Léon Le Berre, le poète populaire, la langue des rois, des bardes et des moines qui vinrent, en Bretagne, élever la Croix sur le sommet du menhir » et vous aimez déjà, d'une égale tendresse tous les paysans de votre immortel Brizeux, le gai Cornouaillais qui prie

...le bon saint Corentin,

Avec sa mitre d'or et sa crosse d'étain

et le grave Léonard, si pieusement attentif quand

.....dans la langue antique,

A Saint-Pol, son apôtre, il entonne un cantique.

Partout, sur votre route, la Vierge Marie tend les bras, à la pointe du Raz, formidable aux marins, que votre prédécesseur couronna de son image, pour les garder dans le passage redouté, où

Leur barque est si petite et la mer est si grande,

au pied des monts d'Arrée, dans ce val de Rumengol, où les autels païens renversés par Guénolé lui firent un piédestal de granit ; et, jusqu'en cette chapelle de Creisker, depuis cinq siècles, gardienne du

pays d'Armorique, qui lève vers le ciel sa flèche triomphante et légère, transpercée des rayons d'or du soleil à son déclin.

Parmi les cantiques sacrés, vous entendrez à votre approche éclater les chants nationaux, où les fils glorifient le vieux pays des ancêtres, « Bro goz ma zadou », et le soir, quand viendra l'heure du repos, une pénétrante mélodie enchantera votre âme fatiguée : « Kousk Breiz-Izel » :

« Dors, dors, ô ma Bretagne, pays sans pareil : voici la nuit qui descend sur la terre. Dors, ô mon doux pays : la voix de la grande mer murmure pour te bercer. »

Au terme de votre voyage, Monseigneur, quand, du porche magnifique de la cathédrale de St-Pol, vous descendrez sur le chemin de Roscoff, vous découvrirez, comme un navire endormi sur les flots, la grève de l'île de Batz.

C'est là que l'apôtre dont vous êtes le successeur, délivra du dragon meurtrier l'île et la terre prochaine.

Il ne le dompta ni par le glaive ni par le feu, mais par la vertu de son étoile jetée sur le cou du serpent : symbole admirable de la puissance apostolique ! Saint-Pol cependant, n'était pas seul quand il accomplit cette œuvre de salut. Il était escorté d'un homme résolu dont, ce jour-là, le cœur fut si vaillant que ses compagnons lui donnèrent, depuis, le nom de *Gournadec'h*, l'homme qui ne fuit pas.

L'été dernier, dans la ruine superbe de la demeure qui porte son nom, parmi les bruyères et les ajoncs, se déroula, sous nos yeux, en ce décor merveilleux, le drame illustre reconstruit en un mystère du moyen-âge, par un prêtre inspiré, M. Perrot, que ne reniera point pour son disciple M. le chanoine Buléon, et joué par les jeunes gens des paroisses voisines, artistes volontaires de la foi chrétienne et de la patrie bretonne.

Nuz Gourdanech, l'homme qui ne fuit pas, c'est le jeune catholique breton dont nous apportons ici, devant vous, Monseigneur, le témoignage et le serment.

Le paganisme menace aujourd'hui les âmes, comme autrefois le dragon dévorait les corps. Sauvez-les par la vertu de votre étoile. Vous trouverez, à vos côtés, pour seconder votre apostolat, les fils de Nuz « qui marcheront de l'avant », suivant la promesse de Pol, au dernier tableau du mystère, « la tête haute et sans trembler. »

Pour faire un acte d'humilité après cette grande voix de M. de Mun, mais pour accomplir un devoir, M. de Lamarzelle, au nom du Morbihan tout entier, salue une dernière fois le curé de Lorient.

Monseigneur,

« C'est au nom du Morbihan que je lève mon verre et à ce titre — Votre Grandeur voudra bien me le permettre encore une fois — c'est au curé de Lorient que je veux boire.

Le curé de Lorient ! Que de choses veulent dire ces seuls mots à nos cœurs de Morbihannais ! C'est d'abord le grand orateur qui fut notre orgueil : c'est aussi le pasteur dont la charité inépuisable le faisait partout aimer, autant que sa dignité et son autorité morale s'imposait à tous ! Celui dont la défense des faibles, de tous ceux qui sans trêve sont contraints de peiner pour gagner leur vie de chaque jour, était la préoccupation constante mais qui jamais non plus ne voulut se détacher des autres ; qui toujours fut l'homme de

tous les catholiques de sa paroisse, le trait d'union entre tous : le vrai curé en un mot, dans le sens si beau et si élevé que la langue de l'Eglise a donné à ce terme. Curé, vous le restez, vous tiendrez à le rester toujours, Monseigneur, suivant en cela un exemple venu de haut, l'exemple de notre saint, de notre grand Pie X à qui tous du fond du cœur, nous adressons l'hommage de notre filial amour.

En venant parler ici au nom du Morbihan, ce n'est point un adieu que j'entends vous adresser. Monseigneur. Car lorsqu'on a vraiment l'âme bretonne, il n'y a pas de Morbihan, il n'y a pas de Finistère, il n'y a pas de Loire-Inférieure, d'Ille-et-Vilaine ou de Côtes-du-Nord, il y a seulement la Bretagne ! En allant à Quimper vous ne nous quittez pas. C'est bien encore chez nous que vous serez.

En choisissant Sainte Anne d'ailleurs pour vous y faire sacrer, vous nous montrez bien que vous appartenez à tous les Bretons. Car Ste-Anne c'est bien notre centre à nous tous, catholiques de la vieille terre ; et en montrant ce clocher, nous pouvons bien nous écrier, transformant quelque peu le vers fameux du poète contemporain :

« Regardez-le, Bretons, c'est toute la Bretagne !

Vous avez tenu, Monseigneur, à être sacré à Sainte Anne par celui qui tient à être appelé l'Evêque de Sainte Anne et qui mérite bien ce titre, car son premier acte d'évêque a été de se mettre à notre tête pour défendre le sanctuaire vénéré et tous nous savons à quel point, depuis lors, il s'est montré digne de celle qu'il a choisie pour sa première diocésaine.

L'œuvre que notre bien aimé Monseigneur Gouraud accomplit chez nous avec tant de fermeté, d'énergie et de vaillance, vous saurez, Monseigneur, la mener à bien chez nos frères du Finistère. Vous trouverez là des catholiques vraiment dignes de vous.

Pour le démontrer, il suffirait de rappeler la belle résistance qu'ils surent faire lorsqu'on voulut chasser les Frères et les Sœurs coupables seulement d'élever leurs enfants dans la foi de leurs pères, lorsqu'aussi l'on vint violer leurs églises.

Malgré leur énergie et leur courage, le mal s'est accompli. Mais ils ont la consolation de pouvoir se dire : « Si partout, sur tout le sol du pays, les catholiques avaient agi comme nous, jamais ces mesures odieuses n'eussent pu être exécutées. »

Vous êtes bien, Monseigneur, le chef qui convient à de pareils soldats, non pas seulement l'orateur mais l'homme d'action qui ne connaît pas d'obstacle quand le devoir est là qui l'appelle, même lorsque, sur la route, se dresse devant lui le banc des accusés !

Oui, quand la conscience religieuse ordonne vous n'êtes pas de ceux qui se laissent arrêter par la loi. Et à ceux qui vous le reprochent, vous pouvez répondre par le mot de Cicéron : « Il y a dans les codes des peuples des dispositions funestes, pernicieuses, qui ne méritent pas plus le nom de lois que les conventions passées entre des malfaiteurs ! »

Si l'on trouve le mot trop violent, qu'on ne me le reproche pas, il est de Cicéron et l'on croirait vraiment que sa phrase a été écrite pour les temps que nous traversons.

C'est contre ces hommes qu'il faut soutenir la lutte non pas seulement pour l'Eglise mais pour notre patrie, lutte qui tôt ou tard se terminera par la victoire à la condition cependant que nous soyons tous pénétrés de cette vérité que, malgré la grandeur,

la sainteté, la divinité même de la cause que l'on soutient on ne triomphe jamais sans s'imposer l'effort, le sacrifice, le sacrifice continu, permanent.

Comme disait notre Jeanne-d'Arc, dont vous avez fait, Monseigneur, un superbe éloge qui restera, « pour que Dieu donne la victoire, il faut que les hommes d'armes bataillent. »

Vous êtes bien, Monseigneur, le batailleur qu'il faut aux batailleurs de là-bas, le batailleur qui ne sait pas seulement batailler lui-même mais aussi faire batailler tous les bons soldats.

Bretons de Quimper et du Léon je bois à votre nouvel Evêque ! Bretons du diocèse de Vannes je bois à celui qui pour nous restera toujours notre grand curé Morbihannais !

M. de Goulaine qui représente plus spécialement Lorient au Sénat, parle au nom de l'arrondissement et en son nom personnel.

DISCOURS DE M. DE GOULAINÉ

« Monseigneur,

« C'est sous l'empire d'un grand trouble que je prends la parole. Après les admirables discours que nous venons d'entendre, il faut une excuse pour élever la voix. Mais on nous a dit ce matin que le Breton est sentimental et quand c'est sous l'impulsion de la reconnaissance que se manifeste ce sentiment, il éclate d'un élan irrésistible et c'est à l'un de ces élans que j'obéis.

« Je garde un si précieux souvenir des encouragements et des avis, qu'à certaines heures, j'ai reçus de M. le Curé de Lorient, ils ont été d'un tel poids dans la balance de ma destinée que j'en veux remercier Mgr l'évêque de Quimper. La valeur de ses conseils m'a vite fait connaître le prix de son amitié. Dites-moi, Monseigneur, qu'elle continuera de rayonner sur nous, dans toute sa force, pour nous faire oublier que vous avez franchi les limites d'un diocèse, inconsolable, s'il ne gardait le doux privilège d'être le berceau de votre sacerdoce. En y laissant pour gages les œuvres dont vous avez fécondé son sol et sur lesquelles vous vous pencherez souvent encore, vous imitez en cela un autre évêque, celui que Pie X a voulu sacrer de sa main et qui poursuit parmi nous l'apostolat dont la jeunesse de Nantes eut les prémisses. Mgr Gouraud n'a-t-il pas laissé aux Enfants Nantais toute une partie de son cœur ?

« Il reste donc attaché à ces rives de la Loire, à cette même extrémité de la Bretagne où j'ai reçu la vie avant d'habiter celle où elle doit prendre fin, je l'espère, et je sais trop par expérience combien on reste prisonnier des affections du passé. Vous nous avez dit, Monseigneur, que vous emportiez de Lorient des souvenirs inoubliables ; inoubliables sont ceux que vous laisserez aussi dans ce pays au nom duquel j'ai tenu à vous exprimer mes vœux. »

Mais, *Bretagne est poésie*. La muse ne pouvait garder le silence en cette belle fête.

M. le chanoine Le Dorz, curé doyen de St-Patern de Vannes, une des gloires du *Parnasse Breton*, condisciple et ami de Mgr Duparc, lit un poème où il salue en termes sonores l'épiscopat naissant du nouvel évêque.

*In hoc festo sanctissimo.
Sit laus et jubilatio,
Benedicamus Domino.*

*Loué soit Jésus-Christ ! Son épouse appauvrie
Triomphe de sa pénurie,
En montrant ses honneurs suprêmes dévolus
A ses premiers élus.*

*Loué soit Jésus-Christ ! L'Eglise de Bretagne
En ne perdant que de l'or, gagne,
Puisqu'elle est libre enfin d'attacher à son front
Un si riche fleuron.*

*Loué soit Jésus-Christ ! En nos réjouissances
Le regard de ses complaisances
Se porte tour à tour, de son peuple charmé,
Vers son fils bien aimé ;*

*Vers l'ardent ouvrier qu'il admire en sa vigne
Depuis l'aube, et qui sur un signe
Part, au cœur de l'ouvrage, au plus fort des chaleurs,
Guider les travailleurs ;*

*Vers l'homme du devoir total, qui réalise,
A son baut poste, la devise
Inscrite au cœur comme au blason d'un vrai pasteur :
Moins chef que serviteur.*

*Tels diraient vite : Assez. Ce prêtre a fait le rêve
D'obtenir pour unique trêve
Comme ses chers héros, Jeanne-d'Arc, O'Connell, —
Le repos éternel.*

*Pêcheur d'hommes, sa nef a le Credo pour phare,
Et, fière qu'il fût à la barre,
Elle a bravé douze ans écueils, assauts, effrois
Sur son ancre, la Croix.*

*Il n'eut pas, pour jeter ses filets, des jours calmes,
Ni des lacs ombragés de palmes,
Mais l'espoir et la foi, croisant leurs flammes d'or,
Illuminaient son bord.*

*Sa voix magique avait l'accent de l'épopée,
Et son verbe aux éclairs d'épée
Entrait, ouvrant la route à Jésus-Christ vainqueur,
Au plus profond du cœur.*

*La harpe du Psalmiste opérait ces merveilles...
Nos Saûls, de leurs sombres veilles
Sortent vers le jour calme, à l'hymne qui ravit
De cet autre David.*

Sa parole où l'amour se verse à pleins calices,
Prodigue aux foules ses délices,
Mais qu'elle éclate et chante en un jour solennel,
La manne pleut du ciel.

Ce sont des traits de feu qui volent de sa bouche,
Le montrant, lui si doux, farouche,
Quand son peuple accouru défend en rangs pressés
Les autels menacés,

Et que lui, surgissant comme un secours céleste,
Subjugué l'assaillant d'un geste,
Et fait voir que, s'il veut un triomphe, l'enfer
Du moins le paiera cher.

Notre-Dame et Sainte Anne, ô vous ses bonnes fées,
Si son art a paré vos temples de trophées,
Voici le jour venu d'être larges, vraiment,
Et de choisir pour lui, dans vos travaux immenses,
Les dons les plus exquis de vos munificences,
Présent joyeux du plus joyeux avènement.

L'amour n'a de bonheur, en ses riches offrandes,
Qu'à dépasser l'espoir infini des demandes :
Versez à flots sur lui vos célestes faveurs.
Son peuple d'aujourd'hui, ses enfants de naguère
Eussent, pour le combler, épuisé ciel et terre,
Si haut monte l'élan des pieuses ferveurs !

Voyez : la crosse d'or brille en sa main loyale,
Bourdon du pèlerin, houlette pastorale :
Comme il fut leur appui, leur amour a voulu
Qu'à ses pas, en leur nom, cette aide fût donnée ;
Et puisqu'il fut leur guide, — en sa grande journée,
Ils ont mis l'or d'un sceptre aux mains de votre Elu.

Regardez cette Mitre, et comme elle environne
De l'éclat désiré le Pontife, couronne
De frères triomphants et de fils radieux.
O Sainte Anne, ô Marie, elle est le clair symbole
Du divin diadème, éternelle auréole,
Que vos mains à l'envi lui tressent dans les cieux.

Pol, Patern, Corentin, Pères de sa Bretagne,
Que sur tous ses chemins désormais l'accompagne
Votre cortège aimé d'aïeux toujours présents,
Pour unir et serrer sous sa haute bannière,
Dans la bonté, dans la droiture et la lumière,
Riches, pauvres, tous ses chers fils reconnaissants.

Toi qui l'as imprégné de force et d'espérance,
Et dressé comme un phare aux derniers bords de France,
Garde-le sous ton aile, Esprit de vérité ;
Et, comblant ses désirs de secours efficaces,
Donne-lui pour son peuple un surcroît de tes grâces
Et qu'il soit son salut comme il est sa fierté !

L'heure pressait et le dernier mot appartenait à Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Vannes, le consécrateur. Il communiqua d'abord à l'assemblée le télégramme qu'il avait adressé au Saint-Père. Ensuite il dit :

Le Pontifical recommande à l'évêque consacré de remercier son consécrateur et ses assistants, mais il ne dit pas au consécrateur de répondre. C'est qu'il suppose en lui la politesse de la charité. Je dois donc et je veux vous remercier de ma joie personnelle, de notre bonheur à tous, de la consolation que la cérémonie de ce matin nous apportait, pendant que nous élevions votre trône presque au milieu des ruines dont l'Eglise est menacée. Elle m'a rappelé les émotions inoubliables d'il y a deux ans, à pareil jour, *quand c'était moi* qui recevais l'imposition des mains de notre Très Saint-Père. Nous étions quatorze, appelés de tous les coins de la France ; mais à Rome chacun de nous se trouvait chez lui ; n'étions-nous pas dans la maison de notre Père ? — Quand c'était moi que sa puissance armait chevalier du Christ et de l'Eglise, nous étions dans la solitude ; vous, Monseigneur, nous venons de vous armer sur le champ de bataille où j'ai livré mon premier combat pour Sainte Anne. Et déjà vous savez combattre.

Quand c'était moi, j'ai reçu directement du Pape la consigne du devoir ; en ce jour je vous passe à vous le mot d'ordre : *non ad gaudium sed ad Crucem*. Il y a pourtant de la joie, beaucoup de joie aujourd'hui.

Soyons tout à elle ; car vous devez être heureux, Monseigneur, des marques d'affection, de respect et de confiance qui vous sont prodiguées par vos frères les évêques et les prêtres vos fils ou vos amis. J'en suis heureux également comme si tout cela était pour moi. Mon diocèse et le vôtre sont heureux assurément.

Le Pontifical dit à la fin : *Vadunt omnes in pace*, tous se retirent en paix. Oui, je le crois, tous s'en iront en paix, excepté peut-être les paroissiens de Lorient s'ils n'avaient plus de pasteur. Pour qu'eux aussi s'en aillent en paix, j'ai encore demandé à Sainte Anne pour Lorient le premier de ses bons serviteurs. Elle a déjà donné deux curés à Lorient, elle ne pouvait refuser le troisième. Elle se dépouille de ce qu'elle a de mieux et c'est elle qui envoie comme curé à Lorient M. le chanoine Rio, supérieur de ses chapelains : elle l'accompagnera de sa protection maternelle près de sa fille N.-D. de la Victoire.

Des applaudissements unanimes accueillirent les paroles de Monseigneur et cette nomination : seul un cœur était gonflé, mais Sainte Anne saura le consoler par ses maternelles faveurs.

Et l'on s'empressa de nouveau vers la Basilique pour y recevoir la bénédiction du très Saint-Sacrement. N'était-il pas juste, avant d'achever cette journée mémorable, d'en rendre grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'invoquer sa meilleure bénédiction sur l'évêque son représentant, et de louer Jésus-Christ ensemble, comme nous y invite la devise de Mgr Duparc : *Loué soit Jésus-Christ*. C'est du reste le salut des chrétiens qui s'abordent ou qui se séparent.

Puis, dans toutes les directions s'effeuilla l'âme de la Bretagne, un instant concentrée à Sainte-Anne pour se retremper dans ses souvenirs, affirmer sa foi et chanter ses espérances.

~~~~~  
Texte des télégrammes échangés  
entre Monseigneur Gouraud et le Cardinal Merry del Val

*SAINTE-ANNE. — Dix archevêques et évêques, 600 prêtres bretons, des milliers de fidèles réunis à la Basilique de Sainte-Anne, sous la présidence de l'archevêque de Rennes, renouvellent au Saint-Père l'hommage de leur vénération et l'inébranlable fidélité des cœurs bretons.*

ALCIME, Evêque Vannes.

*ROME. — Saint-Père remercie évêques, prêtres, fidèles, réunis Sainte Anne de leur hommage de fidélité inébranlable ; bénit de tout cœur nouvel évêque et tous les assistants au sacre.*

Cardinal MERRY DEL VAL.



## Lorient

### La Semaine des Adieux

~~~~~  
La semaine du 1^{er} au 8 Mars devait être la dernière passée par Mgr Duparc au milieu de ses chers paroissiens de Saint-Louis ; il voulut la leur consacrer tout entière.

DIMANCHE 1^{er} MARS

LA PREMIÈRE GRAND' MESSE PONTIFICALE

C'est dans leur église — la sienne pour quelques jours encore — qu'il a tenu à chanter sa première grand'messe pontificale et il l'a chantée au milieu d'une affluence telle qu'on n'en avait jamais vu de semblable, même dans les circonstances les plus solennelles. On peut dire, à la lettre, que pas une place ne reste libre ni dans la vaste nef centrale ni dans les nefs latérales lorsque Mgr Duparc fait son entrée, à 10 heures, par la porte principale et se dirige, aux accents d'une marche triomphale exécutée par les orgues, vers le chœur splendidement décoré, donnant d'un geste large sa bénédiction aux fidèles inclinés sur son passage.

Parvenu au trône qui a été dressé à la gauche du chœur, il revêt les ornements pontificaux et commence immédiatement la messe, assisté de M. le chanoine Diffon, recteur de Merville et de M. l'abbé Le Guéhennec, recteur de Kerentrech ; M. le chanoine Pichodo, curé-doyen de Plœmeur, fait fonction de prêtre assistant. Les stalles du chœur sont occupées par le clergé de Lorient et de nombreux prêtres des paroisses voisines. Des chœurs de chantres alternent avec les fidèles pour les chants de la messe.

Le Pontife, sur lequel tous les regards restent fixés, accomplit les augustes cérémonies de la messe pontificale, avec une telle majesté et une telle piété, avec une telle aisance aussi et un tel naturel que tous les assistants en sont édifiés. On entend des réflexions charmantes dans leur spontanéité. « On dirait qu'il n'aurait jamais fait que ça toute sa vie », dit-on derrière moi. C'est vrai.

Au prône, M. Kerdudo monte en chaire. Selon l'habitude, il commence par lire l'Evangile du jour qui raconte comment Jésus rendit la vue à un aveugle qui l'implorait sur le chemin de Jéricho et, en quelques mots commente le texte sacré. « Ainsi, dit-il en terminant son homélie, ainsi s'en allait aux jours de sa vie mortelle, le doux Jésus, distribuant le bonheur autour de Lui, n'attendant qu'une prière faite avec foi, pour guérir toute infirmité. »

Puis il adresse à Mgr Duparc quelques paroles émues qui produisent la plus vive impression :

Le vrai prêtre, Monseigneur, vous nous l'avez dit souvent, doit reproduire en soi les traits de la physionomie de son divin Maître, Votre population ne s'y est pas trompée. Elle vous a vu passer le long de votre carrière si brillante, trop courte de curé de Lorient, l'œil fixé au loin, comme pour voir au-delà de nos horizons à nous, l'oreille toujours tendue, pour percevoir jusqu'aux lointains échos de cette détresse morale, mille fois plus terrible que la misère matérielle. Elle vous a vu, comme autrefois Jésus à l'aveugle de Jéricho, aller à cette détresse par vos démarches personnelles tant recherchées de tous, par les œuvres que vous avez fondées ou relevées ou développées. . Aveugles qui gémissiez dans l'ignorance, dans le doute déprimant, aveugles de qui les yeux se sont fermés à la vraie lumière, sous l'effort des passions mauvaises, aveugles dont le cœur s'est endurci, au milieu des chagrins, du malheur et de l'abandon, dans l'épreuve mal supportée. Vous qui restez là, assis sur le bord du chemin, parce que nulle étoile ne guide plus votre marche ; vous qui mendiez au monde des restes de jouissances pleins de remords et sans lendemain. Aveugles, que vouliez-vous que je fasse pour vous ?

Ah ! nous le savons — que la gloire en remonte à Dieu ! — vous avez souvent entendu le cri qui délivre, la bonne prière qui sauve : Père, faites que je voie, faites que je croie ! Et ces âmes ont été sauvées. D'autres n'ont pas pu parler, arrêtées par les hontes extérieures du respect humain ou par la poussée intérieure des instincts mauvais. Là-bas, vous penserez encore, devant Dieu, à ces âmes en qui vous avez semé, pour qu'en elles germe, fleurisse, mûrisse une ample moisson à la gloire de Jésus.

Meulet ra-vezo Jezuz-Krist !

Monseigneur, votre population a reconnu en vous le vrai prêtre, imitateur du Christ ; et, voilà pourquoi son enthousiasme d'aujourd'hui proclame sa joie de vous voir revêtu enfin de la plénitude du Sacerdoce. Voilà pourquoi, laissant, pour un instant, sécher dans ses yeux les larmes si amères de la séparation, elle acclame en vous le pontife du Christ sauveur. Et cette église Saint-Louis elle-même, dans cette parure blanche que vous lui avez faite, tout étincelante des splendides couleurs des verrières que vous y avez enchassées comme autant de pierres précieuses, au son triomphal de ses grandes orgues dont la voix, par vos soins, devint plus vibrante et plus harmonieuse, cette église elle-même semble frissonner de joie en vous saluant le premier évêque que N.D. de la Victoire lui ait donné.

Ce sont les sentiments qui remplissent tous les cœurs.

Mais voici le moment le plus émouvant peut-être de la cérémonie. La messe va se terminer ; le diacre vient de donner congé aux fidèles : « *Ite, missa, est — Allez, la messe est dite* ». Avant de les laisser partir, le Pontife veut faire descendre sur eux sa première bénédiction solennelle. Sa voix s'élève, grave et émue. « Béni soit le nom du Seigneur. — Toute notre force est dans le nom du Seigneur. — Que le Dieu tout puissant, Père, Fils et Saint-Esprit répande sur vous ses plus abondantes bénédictions. » Et en même temps, par trois fois, la main de Celui qui fut notre Curé tracé sur nous le signe



+ Adolphe
Evêque de Quimper et de Léon

de notre Rédemption. Les têtes se courbent, les esprits se recueillent, les cœurs tressaillent et, chez plusieurs, l'émotion fait monter les larmes aux yeux.

La foule se retire dans le plus grand recueillement, mais lorsque l'évêque paraît, à la sortie, sur les degrés du péristyle, il est accueilli par des acclamations chaleureuses « *Vive Monseigneur* » qui sortent spontanément de toutes les poitrines et qui l'accompagnent jusqu'au presbytère.

C'est le *merci* du peuple croyant.

LES VÊPRES. — LES ADIEUX A LA PAROISSE

Une affluence aussi grande que le matin — il est impossible qu'elle le soit davantage — remplit l'église quand, avec le même cérémonial, Mgr Duparc y revient pour le chant des vêpres à 2 heures et demie. C'est après les vêpres en effet qu'il doit adresser, du haut de cette chaire qui tant de fois a retenti de son éloquente et apostolique parole, ses adieux à la paroisse.

Les vêpres sont présidées par M. le chanoine Peyron, curé de Quimperlé, ami personnel du nouvel évêque de Quimper.

Après le *Magnificat*, Mgr Duparc paraît en chaire. C'est la première fois depuis le sacre ; il y paraîtra encore Vendredi pour les enfants du catéchisme et Dimanche pour les hommes, mais aujourd'hui ce sont les derniers adieux, les recommandations suprêmes à la paroisse réunie. C'est le dernier *mot du Curé* à ses paroissiens.

Ceux qui n'ont pu l'entendre seront heureux de le lire et ceux qui l'ont entendu, heureux de le conserver.

Vos scitis a prima die.....

Qualiter vobiscum per omne tempus fuerim.

Act. Ap. — Cap. 20

*Vous savez comment j'ai vécu avec vous
depuis le premier jour.*

MES BIEN CHERS FRÈRES,

Ce mot de S. Paul, quittant dans les larmes une chrétienté qu'il avait évangélisée, me remonte aux lèvres à l'heure où je dois moi-même me séparer de vous. Il s'emplissait l'âme du spectacle de la cité et des amis qu'il y laissait, pour retrouver au loin ce cher souvenir. Et, comme lui, je me remplis le cœur et les yeux du spectacle de cette église Saint-Louis, aujourd'hui débordante de fidèles, église sainte où le baptême m'a été donné et dans laquelle, depuis 1895, je ne me suis occupé que de vos âmes.

Vous rappelez-vous ? Il y a un peu plus de 12 ans. C'était le 25 octobre 1895 ; je me vois encore à genoux devant ce trône épiscopal, alors occupé par un Père que j'aimais tant. Je faisais les mêmes serments que mardi dernier : obéir au Pape, prêcher la vraie doctrine, être le père des pauvres.....

Ai-je bien rempli tous ces devoirs ? Nul n'est bon juge en sa propre cause. J'ai essayé assurément d'être fidèle à toutes mes obligations

d'état. Et, si je ne l'avais pastoujours été, c'est ce dont je souffrirais le plus cruellement à l'heure de vous quitter. Mais mon témoignage ici serait sans valeur. C'est aux autres qu'il appartient de parler.

Où sont-ils, les témoins du 25 octobre 1895 ? Hélas ! plusieurs ont déjà disparu. Celle qui aurait dû être ici, si le bon Dieu n'avait pas préféré lui faire partager de plus haut des émotions trop profondes et trop accablantes, l'Evêque lui-même qui présidait à mon installation, tant de laïques aimés et estimés qui m'ont rendu avant de mourir les services les plus désintéressés, — et mes chers confrères, — le bon M. Guyader, recteur de Merville, — le distingué supérieur de Saint-Louis, M. Taboureux, — le prêtre original, aimant et pieux qui faisait la joie et l'honneur de Lorient, M. Schliebusch, recteur de Kerentrech. Le cimetière de Carnel gardera les dépouilles de ceux qui me furent le plus chers, et ce ne sera pas le moindre des liens qui me rattacheront à votre ville.

Leur départ pour l'autre monde ne les empêchera pas d'être mes témoins. Mais, au lieu de l'être devant les hommes, ils le seront directement auprès de Dieu. Puissent-ils obtenir pour moi de nouvelles grâces et me continuer ainsi le secours fraternel que j'ai reçu d'eux en arrivant dans cette paroisse.

Pour vous, mes frères, qui m'avez connu plus longtemps qu'eux, vous pouvez à votre tour parler de votre curé au bon Dieu. Il est là, solennellement exposé pour les quarante heures. Nous lui avons souvent exprimé tous ensemble nos sentiments d'adoration et de prière, et nos espérances, et nos tristesses. Parlons lui comme autrefois, vous de moi, moi de vous.

Vous, de moi ! Vous avez vécu ma vie depuis douze ans. *Vos scitis*, vous savez, selon le mot de Saint Paul, comment depuis le premier jour j'ai été mêlé moi-même à votre vie. Parlez franchement à Notre-Seigneur.

Si je vous ai scandalisés sans le vouloir, si je n'ai pas fait tout le bien que j'aurais pu faire, si je n'ai pas songé aux pauvres plus qu'aux riches, ne m'accusez pas pourtant : j'ai pu comme les autres être faible, mais priez le Père qui est dans les cieux de me pardonner et de me rendre meilleur puisqu'il m'appelle à de nouveaux combats.

Et si au contraire vous avez pour moi, malgré mes défauts, quelque reconnaissance, priez encore pour que je puisse remplir dignement la fonction qui m'éloigne de vous mais qui ne m'empêchera pas de vous aimer. Dieu sait combien j'ai désiré vous sanctifier et transformer vos âmes comme je transformais avec votre aide cette pauvre église. Dites lui tout ce que votre affection pourra vous inspirer, ce que vous lui diriez si j'allais très loin, si je partais pour très longtemps, si je devais courir des dangers graves, si j'étais destiné à rencontrer des difficultés très grandes. J'espère que rien de tout cela ne se présentera. Mais l'épiscopat est une charge si lourde, la vie de votre curé sera si différente de celle qu'il a menée jusqu'ici ; et, — j'aurai beau rencontrer autour de moi des affections dévouées qui déjà tiennent à m'entourer aujourd'hui, — pourtant la foi de l'Eglise, la gloire de Dieu, les droits du Christ sont chose si délicate, et si grave, et si difficile à bien défendre, que j'ai besoin de toutes vos prières pour n'être jamais ni infidèle dans ma fonction, ni faible devant le danger, ni lâche devant le devoir, ni hésitant quand il faudra des résolutions promptes, ni négligent à l'heure où tout retard peut être coupable. Dites à notre Jésus que je voudrais lui être fidèle dans les petites choses comme dans les

grandes, parce que c'est la seule façon d'être en tout l'homme du devoir. Vous savez que ce fut toujours ma pensée. *Vos scitis*.

Et moi, de mon côté, je sais ce que vous avez été pour vos prêtres depuis mon arrivée parmi vous. C'est l'union des laïques et du clergé qui fait la force de l'Eglise. Vous n'êtes pas nos inférieurs. Vous êtes les fils de la famille dont nous sommes les pères. Vous nous avez prouvé que vous compreniez nos relations mutuelles. Aussi, en parlant à mon tour de vous au bon Dieu, je ne veux lui rappeler aucune des peines que j'ai pu éprouver ici en dehors de mes deuils. Pas un vrai Lorientais n'a voulu me faire de peine. Et, si j'ai ressenti cruellement tout ce qui a froissé le cœur de Jésus aux diverses étapes de ma carrière pastorale, parce que le prêtre serait bien à plaindre si son cœur ne saignait pas quand on blesse les droits de son Christ, je ne fais une allusion rapide à ces tristesses que pour demander à Dieu, d'accord avec mes confrères des trois paroisses de Lorient, de pardonner aux auteurs du mal et de n'en pas faire retomber la responsabilité sur la cité tout entière. Nous souhaitons au contraire que sa prospérité s'accroisse, qu'elle soit une ville d'ordre et de paix, et qu'aucun malheur ne vienne contrister une fois de plus sa marine et son armée. Vos prêtres vous ont montré en toutes circonstances qu'ils n'ont jamais eu d'autres sentiments.

Je vous remercie d'avoir toujours pleinement répondu à l'appel de votre curé, pour les cérémonies, pour les pèlerinages, pour les prédications, pour les œuvres. Que Notre Seigneur fasse sentir ma reconnaissance à toutes les familles depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevées. Elles se valent toutes aux yeux du prêtre. Leurs joies, leurs épreuves, sont semblables. Je les enveloppe toutes dans un même sentiment paternel. Chacun m'a donné selon ses ressources. L'obole de la veuve m'a toujours touché autant sinon plus que l'aumône plus large des riches. J'ai vu se mêler à notre mouvement d'apostolat des femmes du peuple comme des femmes du monde. A nos réunions de prière ou de catéchisme, à nos séances pour l'association paroissiale, toutes les classes de la société étaient fraternellement unies sous la bénédiction de Dieu et sous la main du prêtre.

Notre Seigneur qui m'entend maintiendra dans la paroisse ce bon esprit. Il groupera autour du nouveau curé les dévouements fidèles qu'il a suscités autour de l'ancien. Je l'ai garanti à mon successeur. Il est fort de cette assurance. Vous justifierez sa confiance et la mienne. Nous nous connaissons depuis longtemps. Pendant quatorze ans nous avons été liés par des études et des prières communes autant que par l'amitié. Monseigneur l'Evêque de Vannes a su reconnaître en lui, et il viendra vous le dire dans quinze jours, l'homme du ministère Lorientais. J'aimerais à penser que l'œuvre de Notre Seigneur se continue ici par lui comme auparavant par moi, et que son bon cœur, son intelligence élevée, sa parole nerveuse et pénétrante, son sens très droit, sa foi très vive, seront appréciés de tous ceux qui avaient bien voulu me consacrer un dévouement dont je les remercie et dont il sera très digne, comme vous l'aurez vite constaté.

Il rencontrera, j'en suis sûr, des conseillers fidèles dans les anciens membres de la fabrique. Ils ont été et ils demeurent mes amis. Pas un jour ils ne m'ont refusé leur appui. Il y a eu des heures pénibles dans l'histoire paroissiale. Ils ont été au premier rang toujours pour me soutenir dans les protestations nécessaires, pour me conseiller dans les questions d'affaires ou de justice, pour me

secourir même dans les embarras financiers. Ils apporteront à leur nouveau curé le même dévouement empressé, parce qu'ils se dévouent à leur Dieu et non pas à un homme.

Comment ne pas parler aussi à Notre-Seigneur de tous ceux qui m'ont aidé pour nos écoles ? Jamais, mon Dieu, je ne remercierai suffisamment les maîtres, les maîtresses, les bienfaiteurs, les familles. L'Œuvre scolaire est la plus lourde de tous. Mais elle est la plus précieuse : ne la laissez pas périr, ni vous, mon Dieu, ni vous, mes frères. Ce serait le pire des malheurs. Si on vous enlève vos religieuses comme on vous a enlevé vos religieux, remplacez-les par des volontaires qui vivront de la vie de Dieu en même temps que de la vie du monde. On en trouve. Si quelque loi étrangle la liberté de l'enseignement, organisez des patronages et des groupements de jeunesse. Sauvez vos enfants. Ne les jetez pas de vos propres mains en proie à l'incrédulité et aux passions. Confiez-les au bon Dieu et à ceux qui le représentent dans l'école chrétienne. Si mes paroles vous semblent exagérées aujourd'hui vous les trouverez terriblement justes plus tard. C'est pour le pays une question de vie ou de mort.

Et maintenant, mon Dieu, je vous recommande ceux qui vivent dans l'intimité de vos autels. Ils ont été mes vicaires, c'est-à-dire qu'ils ont été de ma famille. Tout nous a été commun. Nous avons vécu comme des frères. C'est ce qui nous a permis de faire un peu de bien. Nous n'avons eu rien de caché les uns pour les autres. Je les remercie d'avoir toujours prévenu mes désirs et encouragé mes efforts. Ce sera un bon souvenir pour moi dans ma nouvelle famille. Je me sentirai entraîné, malgré ma fonction plus haute et ma dignité pour moi trop élevée, à continuer au milieu des neuf cents prêtres que Notre-Seigneur me confie cette méthode paternelle et cette vie familiale qui permettent de faire le bien avec ensemble et avec un zèle sans cesse renouveau. J'ai d'ailleurs trouvé cet exemple autour de moi dans tous les presbytères de Lorient. Mes confrères des paroisses voisines me permettront de leur rendre ce témoignage où il y a de ma part encore plus de justice que de sympathie.

Vierge de la Victoire, je vous confie tous ceux que je quitte avec tant de regret. A mon entrée dans la paroisse, je les plaçais déjà sous votre garde. Ils sont toujours à vous. Vous avez béni leur baptême comme le mien. Nous vous avons aimée et servie ensemble. Nous avons embelli votre Eglise de Saint-Louis, chanté vos louanges, exalté votre gloire, raconté votre histoire séculaire, au milieu même de ceux qui vous blasphémaient. Nous aurions voulu vous offrir l'honneur d'un couronnement solennel. Peut-être un autre aura-t-il cette joie et ce succès filial. Mais il n'est pas nécessaire pour que nous vous aimions de toute notre âme.

Veillez sur la cité entière, sur sa vie religieuse, sur son avenir commercial et militaire, sur sa bonne réputation, sur ses progrès.

Veillez sur les morts comme sur les vivants. Un jour prochain, tandis que la croix de bronze déjà préparée s'élèvera, du dehors, hélas ! au-dessus de notre cimetière, votre statue à vous-même protégera d'un bras puissant et tendre notre rade, nos navires, tout ce peuple de combattants, d'ingénieurs, d'ouvriers, que nous aimons et que nous voudrions vous garder fidèles.

Gardez-les vous-même et avec eux leurs familles. Soyez pour la ville de Lorient une Patronne douce et forte.

Pour vous en prier une fois de plus, je vous salue, Marie, mère

de Dieu, Reine de la Victoire. Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.

Ainsi soit-il.

L'émotion est à son comble lorsque cesse de se faire entendre cette parole grave et apostolique qui, une fois de plus, a trouvé le chemin des cœurs.

La cérémonie se termine par un salut, magnifiquement chanté, qui clôt dignement une aussi impressionnante cérémonie.

Le retour au presbytère va être un véritable triomphe, l'annonce du triomphe de Quimper. Sur la place St-Louis une foule compacte, qui déborde jusque dans la rue du Morbihan, la place Bisson et les rues voisines, attend la sortie. Dès qu'on ouvre le grand portail et qu'on aperçoit Mgr Duparc, c'est une ovation indescriptible. Les chapeaux se lèvent, au bout des bras et des cannes, les mouchoirs s'agitent, les acclamations retentissent « *Vive Monseigneur. Vive M. le Curé* ».

La voiture dans laquelle il prend place, en proie à une émotion qu'il ne cherche pas à dissimuler, n'est pas libre de ses mouvements ; elle est obligée de suivre le courant de la foule qui se porte du côté de la place Bisson. Peu à peu cependant elle arrive à se dégager et ramène dans sa demeure le Père de tout ce peuple, heureux — et fier — des témoignages d'affection que lui donnent ses enfants reconnaissants.

VENDREDI 6 MARS

LES ADIEUX AUX ENFANTS DU CATÉCHISME

Il les avait tant aimés pendant son séjour à Lorient, qu'il voulait spécialement les bénir avant son départ.

Fidèles au rendez-vous que leur avaient communiqué leurs prêtres catéchistes, ils étaient accourus plus de six cents, remplissant le chœur et la vaste nef de l'église Saint-Louis, entourés de leurs parents, de leurs maîtresses et de leurs maîtres chrétiens, des dames catéchistes, aussi avides qu'eux de recevoir la bénédiction de Monseigneur et de recueillir ses enseignements pour les leur rappeler au besoin.

Un tel auditoire devait émouvoir et inspirer. Monseigneur Duparc ne cacha pas son émotion, et la traduisit en termes éloquents dont les enfants garderont souvenir.

S'il les a réunis dans cette église, dit-il, c'est à l'exemple de Jésus, qui aimait se voir entouré d'eux, et Jésus aimait les enfants parce que d'ordinaire ils sont bons, bien disposés, plus légers que méchants, — parce qu'ils sont faibles aussi, et que la faiblesse a droit à des égards et à une protection.

Quoi d'étonnant après cela que Marie ait eu pour les enfants un amour de prédilection ? A Pontmain, à la Salette, à Lourdes, elle le manifeste : c'est à des enfants qu'elle apparaît.

Et les évêques, et les prêtres, et les maîtres chrétiens, et les dames

catéchistes, suivent ces deux modèles Jésus et Marie, aiment les enfants parce qu'ils les ont aimés, et se vouent et se consacrent à leur instruction religieuse pour rendre leur âme encore et toujours plus agréable à Dieu.

Aux enfants, à leur tour, de répondre à l'intérêt dont ils sont l'objet, au dévouement dont on les environne. A eux d'être aimables, et ils le seront s'ils sont pieux, car alors ils seront puis, et l'innocence met sur leur visage la candeur et la gaieté, et dans leur cœur la bonté et la simplicité qui sont leurs charmes et leurs attraits.

A eux d'être laborieux aussi, et laborieux surtout dans l'étude du catéchisme. La science profane peut être utile ; la science religieuse est absolument nécessaire. Pour conserver la foi, pour vaincre le respect humain, pour faire taire ses passions, pour rester fidèle à la pratique religieuse et finalement se sauver, il faut savoir sa religion et on l'apprend dans le catéchisme.

A eux d'être obéissants, obéissants au catéchisme — et Monseigneur est heureux d'avoir reçu des prêtres catéchistes bon témoignage des enfants — ; obéissants dans la famille surtout, où les parents doivent constater une grande amélioration dès que l'enfant fréquente le catéchisme. Ils en seront édifiés. Si les enfants voulaient suivre les conseils qu'ils reçoivent au catéchisme, et devenir meilleurs, et se corriger de leurs défauts, que de réflexions salutaires ils feraient faire à ceux qui les approchent ! Que de conversions même, que de retours à la pratique d'une religion si efficace et si bonne ils pourraient opérer !

Et les enfants ne se lassaient pas d'écouter des conseils si austères pourtant ! Et Monseigneur était également heureux de prolonger l'entrevue. Avant de les quitter, eux dont la formation religieuse avait été un des principaux soucis de son ministère, il les recommande instamment aux prêtres qui furent ses collaborateurs, aux dames catéchistes qui furent ses auxiliaires dévouées, généreuses, et qui ne cesseront pas de porter à ces enfants le même intérêt sur-naturel, à la Sainte-Vierge leur mère, au Sacré-Cœur épris pour eux de tant d'amour, à Saint-Joseph, gardien et protecteur de l'enfance.

Et à l'exemple de Jésus, il les bénit une dernière fois, eux, leurs familles et toutes les personnes qui s'intéressent à eux.

DIMANCHE 8 MARS

LES ADIEUX AUX HOMMES

Malgré la fatigue et l'émotion des journées précédentes, Mgr Duparc avait tenu à adresser des adieux spéciaux aux hommes. Ils sont là au moins 1200 lorsque, pour la dernière fois, leur Curé gravit les degrés de la chaire où il est monté si souvent depuis 12 ans pour leur distribuer à profusion la parole de vie.

Nous ne pouvons donner qu'un aperçu sommaire des derniers conseils du pasteur à la portion préférée de ses paroissiens.

*« Non habeo hominem »
Je n'ai pas d'homme.*

Cette parole du paralytique de la piscine probatique qui se plaignait de n'avoir personne pour le plonger dans l'eau bienfaisante, pourrait être mise aujourd'hui sur les lèvres de N. S. Jésus-Christ. Elle ne s'adresse pas à ceux qui sont là ; ils ont été fidèles à N. S., ils le seront toujours. Ils sont même plus nombreux aujourd'hui que d'habitude, il les en remercie. Mais ce qu'il va leur dire, ce n'est ni un compliment ni un remerciement banal, c'est une dernière leçon, grave et pas nouvelle du tout.

Non, Dieu n'a pas d'hommes sous la main pour accomplir ce qu'il voudrait dans le monde. Alors que, depuis quelques années surtout, les femmes chrétiennes prennent part, en si grand nombre, à toutes les manifestations de leur foi, que deviennent pendant ce temps leurs époux, leurs frères, leurs fils mêmes ? Ah ! si tous les hommes qui se disent catholiques assistaient fidèlement aux offices de l'Eglise, s'ils sanctifiaient le dimanche, s'ils recevaient plus souvent la sainte Eucharistie, la France sortirait vite de la situation misérable où elle languit.

Les hommes ont — ou du moins croient avoir — la direction des affaires. Ils ont donc besoin de voir clair dans les idées et dans les faits. Mais pour voir clair, pour juger sainement les choses, il faut les considérer avec les yeux de la foi, c'est-à-dire comme Dieu lui-même les considère. Combien sont rares les hommes qui voient les choses de ce point de vue !

Pour gouverner les hommes il faut savoir exciter en eux les passions bonnes et généreuses. Comment exciter ces passions si on ne les ressent pas soi-même, et comment les ressentir si l'on ne vient pas les réveiller au contact de N. S. Jésus-Christ ? Il n'est pas un ici qui, au fond du cœur, ne rende hommage à la justesse de ma parole et qui ne dise : il a raison celui qui s'en va.

Il faut venir voir N.S. — Il faut aussi vivre avec Lui, le recevoir dans la communion, car communier c'est vivre. Faire communier les hommes, tout est là ; la communion, c'est la vie, la vie surnaturelle ; j'entends la bonne communion, acte conscient d'une âme éclairée de la foi. Elle seule donne la force dans la lutte contre les passions, elle seule fait des hommes de caractère, des chrétiens dociles à la voix de Dieu et fermes dans le devoir. Quand donc verra-t-on à Lorient beaucoup d'hommes qui communient ? Je souhaite de tout mon cœur que mon successeur puisse faire cette heureuse et consolante constatation.

A Valence, dans la patrie de saint Vincent Ferrier, on tenait dernièrement une Semaine sociale des œuvres chrétiennes. Or, il y avait là un bon curé entouré de presque tous les hommes et jeunes gens de sa paroisse. Et un évêque demandait la cause de cette affluence. Et le bon curé se contenta de répondre : « tous ces hommes

font la communion fréquente. » Voilà ce que nous voudrions avec Pie X, nous aussi.

Mgr Duparc forme aussi des vœux pour que les Lorientais placent enfin à leur tête des représentants sages et libéraux, respectueux de toutes les libertés, même de celles des catholiques. A cette condition seulement leur ville recouvrera la prospérité morale sans laquelle il ne peut y avoir de véritable prospérité matérielle. Que les Lorientais ne se plaignent pas d'ailleurs des représentants qu'ils ont actuellement : un peuple a les représentants qu'il mérite parce que c'est lui qui se les donne. Mgr Duparc s'excuse de cette brève allusion aux choses de la politique ; mais tout ce qui intéresse les Lorientais l'a toujours lui-même vivement intéressé et l'intéressera toujours.

Il rappelle que la station du Carême s'ouvre ce jour-là même, après les Vêpres. Elle sera prêchée par le R. P. Mouthon dont ils ont apprécié, il y a 4 ans, le talent et le zèle et qui fera certainement beaucoup de bien à tous ceux qui viendront entendre les bonnes vérités dont toutes les âmes ont besoin.

L'heure du départ approche. Dans trois jours il aura quitté la paroisse. Il n'a fait de visite à personne parce qu'il aurait voulu en faire à tous et que cela lui était impossible, mais il emportera des hommes de Lorient et surtout des *fidèles* de la messe de 8 heures le meilleur souvenir. S'il a aimé toutes les âmes que le bon Dieu lui avait confiées, il lui semble cependant que ses préférences réfléchies allaient aux hommes. Ils auront été ses amis de l'âge mûr et, à cet âge, l'affection est plus durable car elle ne s'enveloppe pas d'illusions.

Le souvenir de ses nombreux amis le consolera dans la séparation, l'inspirera dans son nouveau ministère et les prières qu'ils voudront bien adresser à Dieu pour lui le soutiendront.

Cette leçon, grave en effet, portera ses fruits. La dernière parole de celui qui s'en est allé ne sera pas oubliée des hommes de Lorient.

Plus d'un sans doute parmi ceux qui étaient là aura regretté de n'être pas venu l'entendre plus souvent ; plus d'un aussi peut-être, parmi les *fidèles* de la messe de 8 heures, aura regretté de ne l'avoir pas mise plus souvent en pratique. Ces regrets ne doivent pas demeurer stériles. Le devoir reste toujours à accomplir, quel que soit celui qui en indique la voie, parce que le devoir c'est la marche, c'est l'ascension vers Dieu et que Dieu demeure si les hommes passent.



La Victoire de la Bonté

Dès que fut connue la nomination de Mgr Duparc, toutes les personnes qui avaient eu occasion de le voir ou de l'approcher d'un peu près, s'empressèrent de lui adresser, comme on l'a vu plus haut, félicitations, hommages de respect et promesses de prières.

Leur admiration, leur reconnaissance, leur vénération ne se bornèrent pas à ces témoignages, si éloquents qu'ils fussent. De toutes parts des souscriptions s'organisèrent, à Lorient, dans tout le diocèse et jusque dans le diocèse de Quimper, pour offrir au nouvel élu des cadeaux en rapport avec la sublime dignité à laquelle il venait d'être élevé.

A peine était-il nommé qu'il recevait quelques-uns des insignes qu'il pouvait porter, même avant le sacre : le *bourdaloue* pour le chapeau et la grande ceinture en moire violette à glands vert et or.

Quelques temps après lui étaient offerts un Bréviaire épiscopal, le canon, les 4 volumes du grand Pontifical et les canons d'autel.

D'autres donateurs offrirent la mozette et la barrette en moire violette, la grande ceinture de cérémonie, les 4 paires de tunicelles (blanches, rouges, violettes, noires) en taffetas avec galons or fin, la manteletta violette, les bas et les sandales de cérémonie avec croix riche, les gants de cérémonie brochés d'or.

Les professeurs de l'Institution Saint-Louis de Lorient lui ont offert une aiguière avec plateau ; les prêtres du deuxième canton de Lorient, une chaîne en or pour l'une des deux croix pectorales ; les anciens professeurs du petit Séminaire de Sainte-Anne, collègues de Monseigneur Duparc, une statue de Sainte-Anne ; la paroisse Sainte-Croix de Quimperlé, les vases Saint-Chrême et leur plateau. Les anciens élèves finistériens du petit Séminaire de Sainte-Anne ont offert aussi un souvenir à leur ancien professeur.

La mitre précieuse, dont l'une des faces représente Sainte-Anne devant laquelle sont agenouillés, d'un côté Yves Nicolazic, de l'autre Monseigneur Duparc (Adolphe-Yves-Marie), a été offerte, ainsi que l'étole pastorale, par les prêtres du diocèse de Vannes. La mitre moyenne, en drap d'or fin, brodée soie et or fin, avec croix de feuilles de chêne entremêlées de branches et de fleurs de genêt, est le cadeau des condisciples de classe de Monseigneur Duparc.

La mitre de deuil est un don particulier.

Don particulier également la croix pectorale précieuse avec chaîne en or.

Monseigneur Duparc a reçu deux anneaux ; l'un de Monseigneur l'Evêque de Vannes, l'autre de M. le chanoine Buléon, curé-archi-

prêtre de la cathédrale de Vannes. Ce dernier anneau, touchant souvenir, était celui de Mgr Buléon, vicaire apostolique du Sénégal, qui fut sacré en 1899 dans la basilique de Sainte-Anne. Le discours du sacre avait été prononcé par l'élu d'aujourd'hui.

Le souvenir offert par les vicaires de St-Louis de Lorient à leur bon et vénéré curé est une croix pectorale dans le style du XIV^e siècle. Elle est décorée d'ajoncs dont les branches viennent, aux extrémités des bras, s'arrêter contre 4 médaillons formant fleurons et qui portent en bas-relief Sainte-Anne d'Auray, St-Louis (Lorient), St-Yves (patron du clergé breton) et St-Aubin (patron de Pont-Scorff). Le centre de la croix porte le monogramme du Christ, entouré d'un cercle de diamants, lequel cercle est lui-même auréolé, à l'intersection des bras, de rayons sertis également de diamants.

Enfin la « Cappa magna » et la *boîte de chapelle* ont été offertes par les chers paroissiens de St-Louis. La pièce principale, et vraiment magnifique, de la boîte de chapelle, est la *crosse*.

Entièrement en argent doré, elle rappelle par son importance et sa silhouette générale les œuvres d'orfèvrerie du XIV^e siècle, quoique le style n'ait pas été la préoccupation qui a présidé à sa conception. En effet, le désir d'employer pour la décoration des éléments pris dans la flore de Bretagne et de placer comme motif principal N.-D. de la Victoire obligeait, pour que ces éléments ne prêtassent pas à confusion en les stylisant, à leur conserver leur caractère moderne.

La phalange qui termine la hampe et donne naissance au nœud, point de départ de la volute, porte en gravure les armes de Mgr Duparc.

Le nœud, supporté par un chapiteau autour de la corbeille duquel court une galerie de feuilles de chêne, est exécuté en ciselure repoussée ; son ornementation enchasse 4 médaillons en émail champlevé représentant les armes de Lorient, les armes de Bretagne, Saint-Louis et Saint-Patern ; il se termine à la partie supérieure par un culot de feuilles d'où s'échappe la volute, composée de deux faces principales, réunies entre elles par une mouluration très nerveuse dont les arêtes donnent naissance à des feuillages stylisés qui forment le contour extérieur et qui sont en argent fondu et ciselé. Les faces principales portent une décoration de chêne et de genêts enlacés qui sont ciselés dans la masse même du métal, comme une sorte de bas-relief. Cette partie, en dehors de l'intérêt local qu'elle présente, est, au point de vue exécution, digne d'attirer tout spécialement l'attention.

La volute se termine par un cul-de-lampe, traité dans l'esprit des feuilles du contour et sur lequel vient reposer la fortification qui sert de socle à N.-D. de la Victoire. Le tout est patiné de différents tons et égayé par des points lumineux formés par des pierres de couleurs, améthystes et grenats.

Pour les autres pièces de la boîte de chapelle, aiguière et plateau, bougeoir, plateau de présentation, le même parti a été adopté : formes générales un peu xiv^e siècle, décoration florale chêne et genêt, non stylisés, obtenus par le même procédé de ciselure dans la masse du métal, mais sans accompagnement de pierres, en raison des inconvénients, au point de vue pratique, sur ces pièces.

En résumé, l'ensemble de la chapelle est d'un effet des plus riches et des plus personnels.

D'autres objets de moindre importance ont encore été offerts à Mgr Duparc. Il n'a pas été moins sensible, nous le savons, à l'offrande de ces objets qu'à l'offrande des souvenirs les plus précieux.

..

Dans la Rome antique, lorsqu'un général victorieux avait terminé une guerre importante, on le recevait avec des honneurs extraordinaires. On le faisait monter au Capitole, au milieu d'un triomphe incomparable, en le faisant précéder de chariots chargés des dépouilles les plus précieuses de l'ennemi.

Mgr Duparc a subjugué par ses talents, par sa bonté, par ses vertus, tous ceux qui l'ont connu.

Lorsqu'il est entré en triomphe dans la magnifique cathédrale de Quimper, lorsqu'il a gravi les degrés du siège de St-Corentin, il portait sur soi, non les dépouilles, mais les offrandes de ceux qu'il a vaincus. Heureuses et douces victoires, plus heureuses et plus douces pour les vaincus que pour le vainqueur !

Elles sont le présage de victoires plus éclatantes encore, car désormais le champ de bataille sera plus vaste, plus beau et ceux que l'Evêque de Quimper y rencontrera sont tout prêts à se laisser subjuguer.

Ils l'ont bien montré par la réception triomphale qu'ils lui ont faite.



L'ENTRÉE SOLENNELLE

(10 Mars)

Quimper

LA PRISE DE POSSESSION

(20 Février)

Monseigneur Duparc avait reçu, dès le 20 février, le Bref qui le nommait évêque de Quimper et de Léon. Le jour même il déléguait M. le chanoine Fléiter, vicaire général, pour prendre en son nom possession de son siège épiscopal et, le lendemain, il recevait de M. le chanoine Salaun, doyen du Chapitre, le procès-verbal de la prise de possession.

RÉUNION CAPITULAIRE DU 20 FÉVRIER 1908

Le Chapitre dûment convoqué et réuni après l'office du soir a reçu des mains de Monsieur Fléiter, vicaire général, le Bref de Sa Sainteté Pie X nommant évêque de Quimper et de Léon Monseigneur Adolphe Duparc.

Après la lecture du Bref qui a été écoutée par les membres du Chapitre avec le plus grand respect et la plus grande attention, Monsieur Fléiter a présenté au Chapitre une lettre de Monseigneur Duparc le chargeant de prendre possession en son nom du diocèse de Quimper et de Léon.

Le Doyen, accompagné des membres du Chapitre et d'un grand nombre de chanoines honoraires et de prêtres, a conduit Monsieur Fléiter à l'autel de la Cathédrale. Après une courte prière, Monsieur Fléiter a ouvert la porte du tabernacle et, conduit par le Doyen, il a lu l'évangile du jour puis il est monté en chaire et enfin s'est assis sur le trône de l'Evêque.

La cérémonie a été clôturée par la récitation de deux *Pater* et *Ave* aux intentions du Souverain Pontife et de notre nouvel évêque ; on a ajouté trois invocations à St-Corentin.

Dont acte à Monseigneur A. Duparc, évêque du diocèse de Quimper et de Léon.

Le 20 février 1908.

L. SALAUN

Chanoine

Doyen du Chapitre.

A partir de ce jour, avant même d'être sacré, Monseigneur Duparc exerçait la juridiction ecclésiastique dans toute sa plénitude, sur toute l'étendue du diocèse de Quimper.

Quimper s'était préparée à recevoir dignement le Pontife, successeur de Saint-Corentin. Dès la veille au soir les cloches avaient sonné à toute volée dans toutes les paroisses du diocèse et, sur l'ordre de Monseigneur Duparc, une distribution abondante de pain avait été faite aux pauvres de la ville par les soins des Religieuses du Bureau de charité.

Le jour même, à midi, les cloches de Quimper sont de nouveau mises en branle. A leur appel, les rassemblements se forment dans toutes les rues, on se masse sur les trottoirs et les promenades, on se dirige vers la gare, dont la cour est bientôt remplie à déborder. Toutes les parties du diocèse, j'allais dire de la Bretagne, sont représentées.

C'est la Cornouaille et le Léon avec leurs variétés de costumes ; ce sont aussi les gens du Scorff et du Blavet qui ont suivi jusqu'à Quimper l'impulsion que leur imprime leur cœur ; et instinctivement surgit dans l'esprit ce quatrain du cantique du premier Evêque de Quimper, si bien de circonstance à cette heure.

Salut ! Salut ! Apôtre de Bretagne,
Pour te bénir nous sommes accourus
De nos cités, des champs, de la montagne,
Et nous chantons ta gloire et tes vertus !

Cependant l'heure s'avance. A l'intérieur de la gare, où se sont donné rendez-vous les membres du haut clergé et différentes notabilités, on attend l'arrivée du train qui, à midi 45, fait enfin son apparition, retardé par la foule qui l'a assailli aux différentes stations du parcours.

Monseigneur a vite mis pied à terre et, le sourire aux lèvres et la main tendue, il s'avance vers les assistants respectueusement inclinés.

C'est le premier regard de l'Evêque à son peuple, profond et réfléchi, calme et assuré, discrète prise de possession des âmes prêtes à se donner, éloquent langage du cœur qui s'exprime dans un verbe muet, et qui dit : « Vous êtes miens désormais, je serai votre aussi ».

Après avoir reçu les souhaits de bienvenue de M. le vicaire général Fléiter, de M. le chanoine Coat, curé archiprêtre de la Cathédrale, et des notabilités présentes, Monseigneur pénètre dans le salon du chef de gare, qui lui a été réservé et où il va revêtir les ornements épiscopaux.

Au dehors, la foule s'est accrue dans des proportions fantastiques : la cour ne la contient plus. On s'y presse, on s'y étouffe, surtout aux abords du dais, chacun voulant voir plus vite et de plus près le nouvel Evêque.

Des échelles et des échafaudages sont pris d'assaut ; les fenêtres sont abondamment garnies ; les photographes, l'appareil au poing épient le moment de braquer leur objectif, et plus de 500 ecclésiastiques, dont une délégation de séminaristes, mettent la note blanche de leurs surplis dans la masse sombre des costumes d'hiver.

La musique du patronage de Douarnenez, accourue sous la direction de M. Le Treut avec un fort contingent de Douarnenistes de tout rang social, fait entendre plusieurs morceaux ; l'animation est à son comble.

L'Evêque prend place sous le dais, baise la croix de son Eglise, reçoit l'encens, est salué par le chant de l'antienne *Sacerdos et Pontifex* et immédiatement la procession s'organise. Les religieux, les délégations scolaires et le clergé précédent et défilent lentement, entre deux haies profondes d'assistants émus et recueillis, tandis que, sur les pas de Monseigneur, tout un peuple se presse, se tasse, insensible aux bousculades, aux piétinements, insouciant de la boue et de la pluie qui, pendant un moment, tombe abondante.

Là, on déborde d'une joie marquée d'enthousiasme et les cris fréquemment répétés de : « Vive Monseigneur » ! alternent avec le vivat plus caractéristique : « Vive l'Evêque breton » !

Au-dessus des têtes, la symphonie des cloches fait à ces acclamations un accompagnement imposant.

Spectacle inoubliable, la foule, du boulevard de l'Odéon se porte soudain en masses profondes sur la place Saint-Corentin, au point de faire oublier ses proportions si vastes d'ordinaire.

Sous le porche, le dais s'est arrêté. Alors, M. le chanoine Salaun, doyen du Chapitre, adresse à l'Elu du Siège de Quimper et de Léon les compliments de bienvenue qui traduisent si heureusement les sentiments de tous.

Monseigneur, dit-il, je n'ai pas eu la joie d'assister à votre consécration épiscopale, je n'ai pas eu le bonheur de voir verser sur votre tête l'huile sainte, par ce vénérable prélat qui a eu l'insigne avantage d'être sacré par la main du Souverain Pontife lui-même ; mais, aujourd'hui, le bon Dieu me fait la grâce de vous souhaiter la bienvenue au seuil de votre église cathédrale ; je puis enfin vous dire, empruntant les paroles du Psalmiste : « *Hæc est dies quam fecit Dominus ; exsultemus et lætemur in ea* ; C'est ici le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et soyons remplis d'allégresse ».

Cette joie, cette allégresse sont partagées par le nombreux clergé et la multitude des fidèles accourus pour faire au successeur de saint Corentin un cortège digne de lui.

Le siège de saint Corentin où vous allez vous asseoir aujourd'hui, Monseigneur, a été occupé par des évêques bien remarquables ; je ne nommerai que ceux que j'ai connus. Tout d'abord, c'est Mgr Graveran, an *Escobquen*, dont il a été parlé à Sainte-Anne d'Auray ; c'est lui qui, avec le « sou de saint Corentin », recueilli dans tout le diocèse, a élevé ces magnifiques flèches de la Cathédrale ; puis

Mgr Sergent qui débarrassa le monument des masures qui l'environnaient et qui en acheva l'ornementation intérieure. Ensuite, Monseigneur Nouvel, l'Evêque moine, si pieux, et qui disait de lui-même à son lit de mort : « J'ai été l'Evêque du devoir ». Mgr Lamarche et Mgr Valteau n'ont fait que passer, ne nous laissant que le regret de les avoir connus si peu de temps. Enfin, c'est Mgr Dubillard, le bon et savant évêque, qui a tant travaillé à la nouvelle organisation du diocèse. Nous l'aimions, et il nous aimait : le Pontife Suprême nous l'a enlevé pour le mettre à la tête de l'Eglise métropolitaine de Chambéry..... Puisse l'affection du clergé et des fidèles de son archidiocèse lui faire oublier la peine que lui causa sa nomination !

Cette peine fut allégée, nous le savons, par l'espérance de vous avoir pour successeur. Cette espérance s'est réalisée avant son départ d'au milieu de nous.

Vous étiez son désiré comme vous étiez le nôtre, Monseigneur. Il ne croyait pas pouvoir remettre son cher diocèse de Quimper et de Léon en de meilleures mains ; et nous, nous savions par la renommée, et beaucoup d'entre nous de science certaine, toutes les qualités qui vous distinguent.

Que nous reste-t-il donc à dire, sinon en continuant le psaume : « *Benedictus qui venit in nomine Domini* ; Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ». Oui, soyez béni, vous l'Elu du Souverain Pontife, vous le désiré de tous !

Sous la houlette que vous tiendrez avec la force du lion, nous marcherons avec bonheur, parce que la douceur de l'agneau rendra facile notre filiale obéissance.

Ainsi, par le Pasteur et le troupeau, *Meulel ra vezo Jesus-Krist* aujourd'hui et pendant de longues années !

Ad multos annos !

Monseigneur répond avec autant de délicatesse que d'à-propos, remerciant M. le Doyen de ses bonnes et sympathiques paroles, puis l'assurant de la confiance affectueuse et dévouée dont il entourera les membres du vénérable Chapitre, en qui il se félicite de trouver — comme l'Eglise l'a voulu en instituant près des Evêques les chapitres cathédraux, — des hommes de prière et de bon conseil.

Une poussée formidable se produit alors à l'entrée de la cathédrale et l'on a l'impression d'un flot humain qui s'engouffre dans une passe étroite et resserrée, menaçant de tout engloutir ou mieux de tout entraîner sur son passage. C'est que tous sont avides des premières places, tous veulent bien voir et surtout bien entendre.

Le chœur est sobrement décoré ; à la hauteur des galeries sont suspendus les blasons qui figurent aux fêtes de saint Corentin et les armes du nouvel Evêque ; elles sont aussi fixées à demeure au baldaquin de son trône, et peintes sur des oriflammes semées d'hermines qu'on voit suspendues entre les arcades ; sur l'autel, profusion de verdure, de fleurs et d'orfèvrerie ; les lampadaires sont allumés.

Après avoir adoré le Saint-Sacrement et vénéré la relique du

Bras de Saint Corentin, Monseigneur prend place sur son trône pour recevoir l'obédience de son clergé. Deux par deux, vétérans du sacerdoce courbés par le poids des ans et d'un pénible et long ministère, ou jeunes prêtres encore à l'aube de leur divin apostolat, suivis de ceux qui sont la pépinière destinée à reformer la théorie des disparus, tous, d'un même cœur et d'une même âme, s'agenouillent tour à tour devant leur chef, *te episcopum*, mais qu'ils considèrent surtout comme un père, *te patrem*.

En fils soumis, ils s'inclinent humblement sous la main qui les bénit et baisent l'anneau pastoral. Ils se relèvent fiers et émus et déjà prêts aux derniers sacrifices plutôt que de trahir ce serment de fidélité et d'obéissance. On ne peut le nier, cette muette cérémonie revêt un caractère de grandeur touchante.

Pendant qu'elle se déroule, les élèves du petit Séminaire de Saint Vincent chantent, avec quelques-uns de leurs maîtres, le *Pange Solemnes*, puis une cantate bretonne dont M. Mayet a écrit la musique et dont les paroles sont d'un auteur modeste qui se cache sous le pseudonyme Fanch Noel.

Lorsque le chant a pris fin, Monseigneur, d'une voix émue, donne sa première bénédiction solennelle et au milieu des rangs pressés des fidèles, sous les regards où se lit un enthousiasme contenu, il monte dans la chaire d'où se fit entendre tant de fois la voix de ses prédécesseurs.

C'est bien là un Pontife ! Quelle noblesse dans les traits, quelle majesté dans l'attitude, plus frappante encore sous la mitre, l'attitude d'un chef mais d'un chef que l'on sent modeste et saint. Malgré soi, la pensée se reporte à ces temps où les Pontifes, à la fois conducteurs de peuples, eux aussi, en imposaient par la dignité, qu'ils tenaient de Jéhovah et principalement par le rayonnement des hautes vertus sacerdotales.

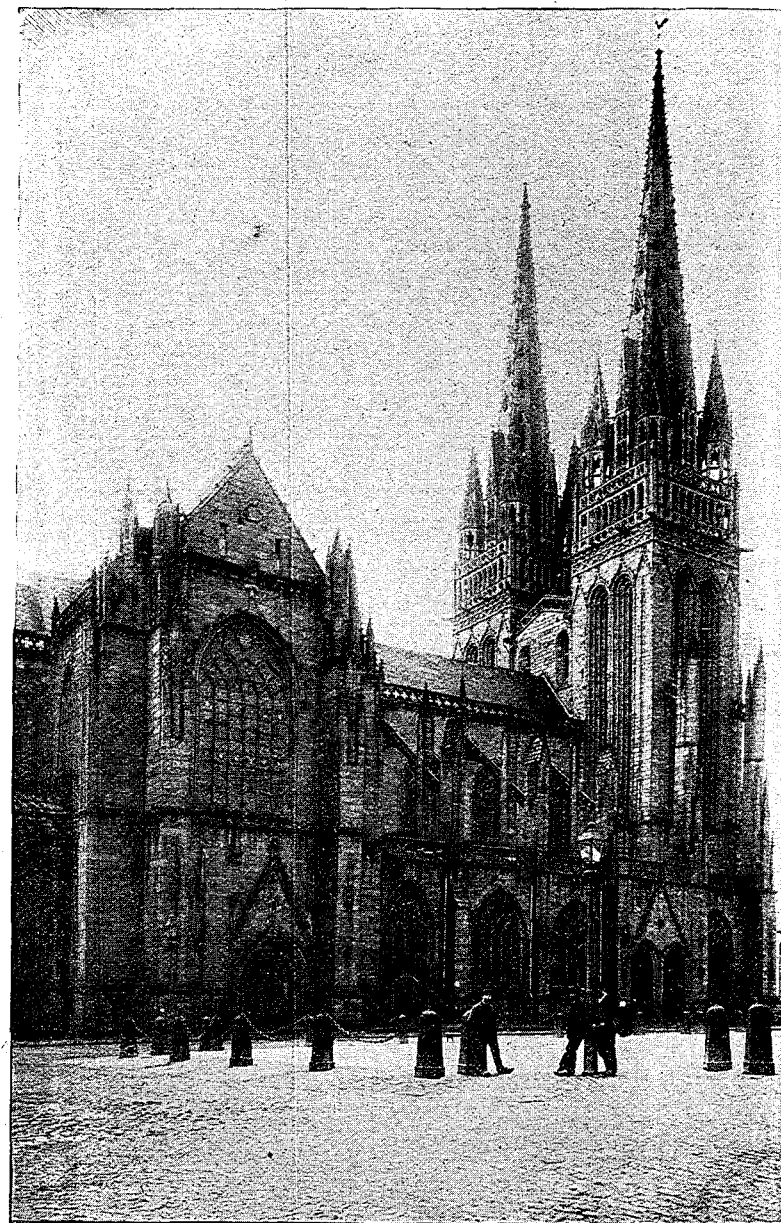
Ah ! l'assemblée va être vite conquise ! Dès les premières paroles on devine un maître de l'éloquence sacrée ; le souffle divin l'inspire et rarement, l'on peut affirmer, verbe aussi haut et aussi vibrant n'aura retenti sous les arceaux gothiques de la vaste nef. N'était la sainteté du lieu éclateraient, ininterrompus, des milliers d'applaudissements.

Te patrem, te episcopum.
Tu es le Père, tu seras l'Évêque.

MES BIEN CHERS FRÈRES,

En entrant dans cette ville de Quimper qui est la vôtre et dans cette cathédrale qui sera désormais la mienne, je me demande si j'y viens comme un fils ou comme un père.

De longs séjours dans votre Cornouaille et des passages dans le Léon m'ont assez naturalisé bas Breton pour que je sente tressaillir en moi l'âme de la race, à l'heure où, de toutes les classes sociales, ses enfants les plus chers me font accueil dans la cité de S. Corentin et de N.-D. de Locmaria, et, le long de l'Odét et du Steir, sous l'ombre du mont Frugy, me conduisent jusqu'à ce siè-



LA CATHÉDRALE DE QUIMPER

ge définitif de mon ministère pastoral, et me font retrouver, dans ces murs tout pénétrés de prière et de vertu, les souvenirs des aïeux, les traditions de mes prédécesseurs, les exemples tout proches de celui qui vient de vous quitter et que vous regretterez longtemps, et les sympathies de tant d'âmes croyantes qui m'entourent aujourd'hui et m'ont pour ainsi dire porté jusqu'à ce trône épiscopal comme un fils de la grande famille catholique et bretonne.

J'aurais préféré, mes frères, n'avoir pas à sortir de ce rôle filial et pouvoir rester parmi vous comme l'un d'entre vous, simple confrère des prêtres qui dans ce diocèse font le bien avec désintéressement et avec foi.

Mais Dieu ne l'a pas voulu. Avec les aspirations d'un fils, il veut que je devienne votre père. Et c'est maintenant que je sens toute la vérité du mot du peuple d'Hippone à S. Augustin, dont on a invoqué magnifiquement le souvenir à mon sacre : *te patrem, te episcopum*. Que tu le veuilles ou que tu ne le veuilles pas, tu es le Père, il faut que tu sois l'Evêque.

Te patrem..... Huit cent mille âmes composeront ta famille.

Mon Dieu, je sens toute la responsabilité qui va peser sur moi. Il y a, dans ce diocèse, en majorité des âmes très fidèles. Il y en a en qui la foi est déjà ébranlée. Il y en a peut être qui l'ont perdue, ou qui vivent comme si elles en étaient les ennemies. Les unes aussi bien que les autres sont à moi. Je me devrai à l'œuvre de salut qu'elles attendent ou qu'elles repoussent. Je ne passerai plus un jour sans entendre au fond de mon âme l'écho de leurs sentiments et de leurs pensées. Ma vocation m'appelle à souffrir des infidélités religieuses de mes diocésains, comme à jouir de leur fidélité. Dans une certaine mesure, nous ne pourrons plus nous sauver qu'ensemble, eux par l'action surnaturelle dont je devrai être l'initiateur infatigable, moi par le concours de leurs prières, de leur affection, hélas ! et peut-être aussi de leurs épreuves qui seront les miennes.

Mes frères, avant et pendant le sacre, je me suis fait à la pensée de cet avenir. Prosterné sur le sol de la Basilique de Sainte-Anne pendant que se déroulaient au-dessus de moi, dans une supplication entraînant, les litanies solennelles, — je n'avais pas encore reçu les onctions saintes, et déjà j'avais dit à Notre-Seigneur : « Mon Dieu, vous pouvez compter sur moi pour tout ce que vous voudrez : pour la paix, je la souhaite afin d'avoir le loisir de mieux développer les œuvres ; pour le combat, je ne le fuirai pas ; pour la peine et les échecs, je m'y résigne. Vous voulez que j'appartienne tout entier à ce grand diocèse, quoiqu'il m'en coûte de me séparer d'une paroisse chère entre toutes. Je le veux bien. » Ma donation totale a été consommée là, sur le granit de Sainte-Anne, sous l'ondée des grâces qu'épandaient en moi les litanies des Saints. Quand on s'est ainsi donné, on ne se reprend pas.

Ma volonté est donc de ne reculer devant aucun des devoirs que l'avenir pourra m'imposer. Je sais, d'ailleurs, que les auxiliaires ne me manqueront pas. Mon clergé a fait depuis longtemps ses preuves d'intelligence et de générosité. Il me donne, en ce moment même, un témoignage de sympathie qui me met le cœur en fête. Au milieu de mes prêtres, je me sens encore plus Père, si c'est possible, puisque ma paternité partagée avec ces enfants du pays sortis de vos familles, et pénétrés de votre esprit, me permettra

d'atteindre plus largement et plus sûrement toutes les paroisses et toutes les âmes. Après Dieu, mon clergé sera ma force.

Mais ce n'est pas pour être Père que j'aurai besoin de force. Je n'aurais qu'à suivre la tendance naturelle de mon âme. Cela ne coûte pas d'effort....

Ce qui coûte, c'est de modérer l'élan de son cœur pour être un chef autant qu'un père. *Te Episcopum*, il faut que je sois Evêque.

La vie devient dure aux Evêques. Ils ont peut-être autant de peine à satisfaire les amis de Dieu qu'à vaincre ses ennemis.

Le Consécrateur me disait à Ste-Anne : Pas de colère dans le jugement, du calme dans les heures de sévérité *Judicium sine ira lenens...* *in tranquillitate severitatis censuram non deserens*. Il est donc vrai que l'Evêque est obligé parfois d'être rigoureux à la façon de son Dieu, de dénoncer le mal et l'erreur quand il les rencontre, d'avertir les âmes, d'éclairer les esprits, de soumettre les volontés, d'arrêter les téméraires, de ralentir même les amis qui vont trop vite et trop loin, de ramener à l'unité ceux qui s'en écartent, de rappeler l'obéissance filiale aux indépendants qui s'échappent et de réconcilier, pour le service du Christ et de l'Eglise, ceux que des idées ou des passions contraires tendent à désunir et à irriter les uns contre les autres.

L'Evêque voudrait suivre une ligne droite. Mais, en la suivant, il sait bien qu'il rencontrera, comme en descendant le cours d'un fleuve, des riverains, qui, sur les bords opposés, seront divisés d'intérêts et de tendances et auxquels il lui sera difficile de plaire également.

Mes frères, l'Evêque, sans se désintéresser des choses humaines, place son ministère au-dessus des entreprises des partis. Acceptant dans l'ordre de choses établi ce qui est acceptable, il s'attache avant tout à sauver les âmes au milieu des dangers de plus en plus graves qu'elles peuvent courir.

Il ne voit d'ennemis personnels nulle part, mais s'il rencontre des ennemis de la vérité et de la justice, il doit les combattre. *Impugnator eorum robustus existat*.

Sa grande mission actuelle est de rendre sensible à tous les yeux l'indépendance de l'Eglise. Gardien de l'intégrité de sa doctrine il est en même temps chargé d'assurer la liberté de son action. Il respecte les pouvoirs publics. Mais il attend d'eux un égal respect des droits des catholiques. Il a promis de ne livrer ni les biens de l'Eglise, ni ses temples, ni son organisation, ni ses écoles, ni ses âmes. Si quelque loi viole ce domaine sacré, il s'y opposera. C'est son devoir. Il en a fait le serment. Il a reçu la consigne du Pape, qui a reçu la Consigne du Christ. Les onctions qui lui ont conféré la plénitude du sacerdoce l'ont revêtu, en même temps, de la force qui doit animer sa parole et son action. De la tête qui pense à la main qui agit, ce n'est pas seulement pour faire des prêtres, ni pour user plus souverainement du pouvoir des clefs, que l'huile consacrée l'a pénétré et assoupli, c'est pour qu'il devienne un autre homme, apte à tous les genres d'apostolat, y compris celui de la persécution, et prêt à pratiquer toutes les vertus intimes du sacerdoce comme tous les devoirs publics du champion de l'Eglise visible.

Te Episcopum. Avant moi, dans cette cathédrale, en des temps parfois plus calmes et parfois plus difficiles, une longue série d'évêques ont rempli le ministère que j'aborde aujourd'hui en tremblant. J'ai entendu raconter leur histoire. Aucun d'eux, peut-

être, n'aura eu comme leur humble successeur la joie de se sentir libre de toute attache avec les maîtres du jour. Ils n'en ont pas moins lutté avec fierté, selon les circonstances, contre les formes variées de la tyrannie que le cours des siècles leur a fait rencontrer. Je n'aurai qu'à les imiter pour remplir mon mandat sur le siège qu'ils ont illustré.

L'un d'entre eux, reliant aux temps actuels les souvenirs d'autrefois, a voulu qu'entre les deux tours reconstruites par lui avec le sou populaire, fut dressée sur le fronton de l'édifice la statue de granit du vieux roi qui avait associé son influence politique à l'action religieuse de saint Corentin. Ce symbole de l'union des deux pouvoirs, pour la paix du monde, mérite le respect des siècles.

Mais aujourd'hui que ces deux pouvoirs, par la faute de l'un d'entre eux, ont rompu le pacte, il importe, pour la paix et la grandeur de la Patrie, que l'union soit restaurée sur d'autres bases, et votre présence ici, mes frères, la symbolise et la réalise sous sa forme vivante.

Quand tous les Evêques de France, au terme de leur assemblée générale, allèrent s'agenouiller au milieu du peuple parisien, dans l'une des églises de la capitale, un évêque, parlant au nom de tous les autres, tira la conclusion du spectacle nouveau donné par l'épiscopat et par le peuple : « L'Etat, dit-il, est séparé de l'Eglise, mais l'Eglise n'est pas séparée du peuple ».

Cette union du peuple et de l'Eglise n'a jamais été plus visible qu'aujourd'hui.

Vous êtes venus de tous les points de la Cornouaille et du Léon et des bords du Tréguier. Vous remplissez, à la faire déborder, la merveilleuse cathédrale que vous envient tous les diocèses voisins. Avec vous et presque perdus dans vos rangs, les dignitaires du Chapitre, les maîtres de nos séminaires, les chefs de vos paroisses, et ceux qui sont l'espérance du diocèse, nos jeunes clercs et nos élèves de l'enseignement libre, se pressent ici fraternellement sous la bénédiction de leur nouvel évêque : c'est l'union complète de l'Eglise et du peuple. On essaiera de les séparer. Voilà longtemps qu'on y travaille, par la parole et par la plume. On n'y réussira pas, aussi longtemps que vous garderez la foi des ancêtres, leurs traditions, leurs écoles, leurs sanctuaires, leurs calvaires, et, je puis bien ajouter, la langue des aïeux.

Le mot du poète lorientais sera toujours juste : la langue, c'est le signe des convictions et l'expression de l'âme.

La langue des aïeux, c'est la chaîne éternelle

Par qui sans effort tout se tient ;

Les choses de la vie, on les apprend par elle.

Par elle encore on s'en souvient.

C'est pourquoi j'ai tenu à formuler ma devise dans la langue même des aïeux.... *Meulet ra vezo Jezuz-Krist* ! Et cette devise me rappelle un fait de l'histoire de Quimper qui en est la traduction exacte.

Quand vos deux tours furent achevées, il y a de cela cinquante ans, un ouvrier fut chargé de planter à leur sommet la croix de fer qui les domine encore l'une et l'autre.

La place, à ses pieds, était noire de monde.

L'ouvrier, qui était de Quimperlé, ayant achevé son œuvre hardie et voyant de là-haut la foule immense qui se pressait aux

abords de la Cathédrale, se demanda par quel signe assez expressif il pourrait rendre, à cette hauteur et devant cette croix, les sentiments de tout ce peuple et les siens. Et il eut cette inspiration, m'a raconté un témoin oculaire : dessinant sur sa poitrine un grand signe de croix, il prononçait les paroles sacrées : *En hano an Tad hag ar Mab hag ar Spered-Santel.*

Il louait Jésus-Christ de son œuvre achevée, et il unissait à sa louange celle du peuple au nom de qui il parlait. Rien ne pouvait être à la fois plus grandiose et plus simple.

Et moi aussi, mes frères, c'est en votre nom à tous que j'ai formulé ma pensée dans cette devise. Elle sera la vôtre, puisqu'elle est celle de votre père et de votre évêque. Vos prêtres vous la rappelleront souvent. Tout notre ministère n'aura pas d'autre but que de la faire entrer dans vos âmes et dans votre vie, pour que par l'union indissoluble du peuple et de l'Eglise, ce diocèse entier avec son évêque, ses prêtres, ses fidèles, chante dans ses actes comme dans ses paroles les louanges du Christ qui aime les Bretons et que les Bretons aimeront et serviront toujours !

Meulet ra vezo Jezuz-Krist ! ou, comme le chantait tout à l'heure votre ardente jeunesse :

Breiziz Are, Breiziz Arvor !
Spered sentuz, kalon digor,
Lavaromb hirio a bouez penn :
« *Meulet vo Jezuz da viken* » !

Ainsi soit-il.

Un salut solennel termine la cérémonie et la foule sort de la cathédrale encore sous le charme impressionnant de ce qu'elle vient de voir et d'entendre.

Mais la fête n'est pas terminée.

Après les tempêtes des journées précédentes, la température était relativement clémente. Aussi une foule énorme attend-elle la sortie autour de la voiture qui doit conduire Sa Grandeur à l'Evêché, là-bas, un peu loin de la Cathédrale, auprès de la grande place où se trouve le couvent du Sacré-Cœur.

Lorsque l'Evêque apparaît, sortant de la sacristie, c'est une explosion d'acclamations et de vivats. L'âme bretonne, malgré sa réserve, se déclare et manifeste ses sentiments. On sent qu'elle est dès le premier jour totalement et définitivement conquise. Monseigneur Duparc renvoie la voiture qui l'attend et il prend la route de sa nouvelle demeure, entouré de son peuple qui a vite fait de reconnaître en son Evêque un véritable père, *le Patrem, le Episcopum.*

Tout spontanément, le cortège se reforme, musique en tête, et par les rues Kéréon, du Chapeau-Rouge et Saint-Marc, on gagne la place de la Tour d'Auvergne et la maison Saint-Joseph. La foule, massée sur les trottoirs, salue respectueusement.

Cette véritable marche, unique en son genre, ne s'arrête que devant le palais épiscopal.

Monseigneur monte sur le talus qui borde le chemin en face la chapelle Saint-Joseph. Il prend la parole en ces termes :

« Mes chers amis, ou plutôt mes chers enfants, je vous remercie de tout mon cœur de la marque d'affection que vous venez de me témoigner. Je ne l'oublierai jamais. (*Cris répétés de : Vive Monseigneur !*)

« Votre ovation me touche plus que je ne saurais le dire. Mais c'est un autre cri que je voudrais entendre sortir de vos poitrines, celui de : Vive Jésus-Christ ! »

Par trois fois, un formidable cri de « Vive Jésus-Christ » sort de toutes les poitrines et, après une dernière bénédiction, Mgr Duparc rentre ; les portes se referment sur celui qui aura remué, pendant toute cette mémorable journée, les cœurs des populations qui lui vouent d'avance le plus grand et le plus sincère attachement.

Tel fut ce que tous les journaux catholiques ont appelé « le triomphe » de Quimper. Le mot, pour être employé parfois à tort et à travers, n'en garde pas moins sa signification propre et il est des choses que seul il peut exprimer. L'entrée de Monseigneur Duparc à Quimper fut une de ces choses.



Ar Vretoned oc'h anzav ho feiz d'ho Eskob nevez, an Aotrou DUPARK

Cantate chantée à la Cathédrale.

Musique de M. l'Abbé MAYET.

DISKAN : Breiziz Are, Breiziz Arvor !
Spered sentuz, kalon digor,
Lavaromp hirio a bouez penn !
« Meulet vo Jezuz da viken » !

C'houi, Eskob santel, ra vezot ive meulet !
Setu d'ho tiambroug Breiz-Izel diredet ;
Breiziz, touomp d'hon tad gant hon ene a bez
« Pennou kalet ma'z omp » lealded, karantez.

Tra ma savo bruk ruz etouez bleun aour al lan,
War lein Sant-Mikel, Mene-Hom, Karreg-an-Tan ;
Tra ma vezo klevet peden gaer an eostik,
Trouz pounner ar steriou ha mouskan ar wazik ;

Tra ma vo e Morgat, Rosko ha Beg-ar-Raz
Kizellet ar reier gant tarsiou ar mor braz ;
Tra ma iudo mouez hirvouduz an avelou
Dre'n ivin, an dero, e koat koz ar C'hrannou ;

Tra ma vo en o za war o chapelioù kaer
Tourioù dantelezet Pont-e-Kroaz ha Kreiz Ker ;
Tra ma redo an dud diarc'hen ha gant prez
D'ar Rumengol, d'ar Folgoat, d'ar C'hastel-Nevez ;

Ken vo an heol skeduz euz e hent divuntet,
Hag euz bolz an Envou ar stered diskaret,
Kerne, Leon ha Treger, daoust d'ar falz lezennou,
Dirak AR GROAZ bepred a stouo o fennou.

Breiz-Izel, a viskoaz krenv ha stard en he feiz
Ha tan ar garantez o virvi en he c'hreiz,
'Vit difen gwir Doue beteg pred ar maro,
« Gournadec'h » leshanvet, « Gournadec'h » a joumo...

Tra ma lezint frank ha digabestr HOR GWIRIOU,
Ni vo « Denved » sentuz evel hor c'hentadou.
Ma o zagont avad, « Leoned » ni a zraillo
Enebourien hor iez, hon Doue hag hor Bro...

Setu mennoz Breiziz Are, Breiziz Arvor ;
— Hel lennit, o Tad, en o c'halon frank digor —
« Meuledi da Jezuz, meuleudi da viken ! »
« Ha d'hon Eskob karet buez hir ha laouen ! ».

FANCH NOEL.

Profession de foi des Bretons à leur nouvel Evêque Mgr DUPARC

REFRAIN : Bretons de la montagne, Bretons de la vallée !
Esprits soumis, cœurs francs,
Disons aujourd'hui à tous les échos :
« Louange à Jésus-Christ ! à jamais ! »

Vous aussi, saint Evêque, soyez loué et béni !
Voici qu'à votre rencontre la Bretagne est accourue :
Bretons, à notre Père jurons de toute notre âme
— Fortes têtes que nous sommes — fidélité et amour

Tant que la bruyère rose-rouge et l'ajonc aux fleurs d'or
Croîtront côte à côte sur nos monts et nos collines ;
Tant que le rossignol pour chanter sa belle prière
S'accompagnera du bruit sourd de la rivière et du murmure du
[ruisseau ;

Aussi longtemps que le long des côtes armoricaines
Le roc sera sculpté par les flots furieux de l'océan ;
Aussi longtemps que les hurlements lugubres de la tempête
Feront tressaillir les ifs et les chênes, dans nos vieilles forêts ;

Tant que se dresseront superbes dans leur robe de dentelle
Les flèches ajourées de Pont-Croix et du Kreiz-Ker ;
Tant que les pèlerins, pieds nus, viendront en foules empressées
Aux grands « pardons » de Notre-Dame la Vierge Marie ;

Tant que l'astre brillant du jour n'aura pas été jeté hors de sa route
Et que les étoiles resteront accrochées à la voûte des cieux ;
Cornouaille, Léon et Tréguier, en dépit des lois persécutrices,
Devant la Croix toujours, inclineront leurs fronts.

La Bretagne, de tout temps forte et ferme dans sa Foi,
Et au cœur, toujours vif le feu de l'amour divin,
Pour défendre LE DROIT DE DIEU, bataillera jusqu'à la mort ;
Jamais elle n'a plié — on le sait bien —, jamais elle ne pliera.

Tant qu'on respectera NOS CROYANCES ET NOS LIBERTÉS,
A l'exemple de nos aïeux, nous serons doux comme des moutons ;
Qu'on les entame ! alors ? comme des lions nous mettrons en pièces
Les ennemis de notre Langue, de notre Dieu, de notre Pays.

Que veulent les Bretons d'« Aré », et les Bretons d'« Arvor » ?
Lisez, ô Père ! — c'est écrit — dans leur cœur grand'ouvert :
« A Jésus-Christ louanges, louanges éternelles ! »
« A notre Evêque aimé de longs et d'heureux jours ! »